

PER

R-382

CON

REVUE DOMINICAINE



R. P. Thomas CHARLAND, O. P. Ni Bossuet, ni Fénelon, mais S. Thomas.

M. Hermas BASTIEN La philosophie de l'esprit.

M. Henri PRAT La place des industries dans l'échelle des valeurs humaines.

R. P. A. SAINT-PIERRE "La poésie canadienne-française."

LE SENS DES FAITS. — Un jubilé sacerdotal: Mgr Pâquet, par le T. R. FOREST. — L'écolier russe, par le R. P. LABONTE. — Dans l'Ordre: Ordination. — Prédications. — Conférences. — Départ du T. R. P. Provincial, par Fra DOMENICO.

L'ESPRIT DES LIVRES. — Bélisle: *Initiation pratique à la Bourse* (G.-H. L.) Lemaître: *Sacerdoce, perfection et vœux* (R.-M. V.) De Mauny: *Les heures glorieuses du Pavillon des Missions* (L. D. F.) Villier: *Dictionnaire de spiritualité* (H. G.) Bastien: *Témoignages* (M.-A. L.) Allaire: *Un curé canadien* (H. C.) Mgr Hiral: *Elévations franciscaines* — S. Thomas: *Vers la perfection*.

REDACTION ET ADMINISTRATION
5375, Avenue N.-D. de Grâce, Montréal.

Revue Dominicaine

Publiée mensuellement

Directeur: R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

ABONNEMENTS (payables d'avance).

Au Canada: \$2.00 — A l'étranger: \$2.25

Avec le *Rosaire*: 25 sous en plus par an.

La Revue Dominicaine publie des articles touchant les Ecritures, la théologie, l'apologétique ou le droit canon, et même des études de philosophie, d'art, de littérature, de sociologie ou d'histoire, pourvu que la religion ou la morale y soit concernée.

La Revue Dominicaine n'a pas de spécialité proprement dite dans le domaine religieux, mais elle accorde une attention particulière aux questions d'apologétique et aux problèmes de société, envisagés surtout au point de vue canadien.

La Revue Dominicaine publie des recensions et diverses chroniques, en s'attachant moins au récit des faits et à l'analyse des ouvrages qu'à leur signification d'ensemble.

La Revue Dominicaine ne sera pas responsable des écrits des collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

Prière d'adresser les communications littéraires: manuscrits, volumes, etc., au R. P. M.-A. Lamarche, O. P., 5375, Avenue Notre-Dame de Grâce, Montréal; et les communications administratives: abonnements, annonces, etc., à l'Oeuvre de Presse Dominicaine (même adresse.)

L. P. MORIN & FILS Enrg.

ENTREPRENEURS-MENUISIERS

MANUFACTURIERS DE

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, MOULURES, DECOUPAGES, ETC., ETC.

Spécialité:

Bancs d'Eglises, de Sacristies et d'Ecoles

Tout ouvrage fait promptement. Satisfaction garantie.

Coin des rues

St-Joseph et St-Antoine

St-Hyacinthe, P. Q.

LA CORDONNERIE J. A. LEMAY

REPARATIONS GENERALES

PRIX RAISONNABLES — SATISFACTION GARANTIE

212, RUE CASCADES

— SAINT-HYACINTHE

Tél. 525

E. A. GENDRON

PEINTRE — DECORATEUR

Peintures, Huiles, Vernis — Tapisseries, Electricité, Vitres

244, RUE CASCADES,

— SAINT-HYACINTHE

Téléphone 500

LOUIS BOURGEOIS Limitée

FERRONNERIE EN GROS ET DETAIL

104-110, St-Antoine — 67-61, St-Simon,

— Saint-Hyacinthe

F. DAOUST, gérant

Téléphone 59-w

LA COMPAGNIE D'EAU MINERALE

Propriétaire du célèbre PHILUDOR

148, RUE CONCORDE

— SAINT-HYACINTHE

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Lisez «La Survivance»

L'organe officiel de l'Association canadienne-française de l'Alberta

Cet hebdomadaire canadien-français est le plus éloigné de la province-mère. Si vous voulez être renseigné sur l'oeuvre de survivance nationale et religieuse à laquelle s'emploient les Franco-Albertains, abonnez-vous à leur porte-parole.

Prix de l'abonnement: \$2.00 par année

LA SURVIVANCE, 9664, avenue Jasper, Edmonton, Alta.

Téléphone Bell 310

Carrosse No 2

JOSEPH BERTRAND

COCHER

Entrepreneur de Pompes funèbres

30, RUE LAFRAMBOISE, — SAINT-HYACINTHE

Ecuries de louage, carrosses simples et doubles pour mariages, baptêmes.
Automobile. EXPRESS

Pharmacie L. P. GAUCHER

Bachelier en Pharmacie

GROS et DETAIL

223, RUE CASCADES, — SAINT-HYACINTHE

Téléphone 86

Tél. Bureau: 95

ERNEST J. CHARTIER

Commerçant de

BOIS et CHARBON

123, RUE GIROUARD — SAINT-HYACINTHE

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

UN MOYEN D'AIDER NOS MISSIONS
S'ABONNER OU ABONNER UN AMI

A

LE ROSAIRE

REVUE MENSUELLE

Prix:	Canada,	par la poste35
	—	par zélatrice25
	Etats-Unis,	par la poste50
	—	par zélatrice40

ET VOUS AIDEREZ NOS MISSIONS
EN LES FAISANT CONNAITRE ET AIMER

G R A T I S



Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux tels que: Ustensiles d'aluminium, lingerie, soie, coton, articles de toilette, couvre-lit, rideau, broderie estampée, etc., donnés à ceux qui voudront nos graines de jardin à 7 cents le paquet.

Demandez notre catalogue et 50 paquets.

L'UNION DES JARDINIERS Enrg., Lévis P. Q.

Tél. Bell 271

LAFRANCE & SYLVESTRE

Négociants et Importateurs d'Épiceries en gros

120, rue Saint-Antoine, — Saint-Hyacinthe

HENRI RAYMOND & CIÈ

ASSURANCE-FEU

Représentant les meilleures compagnies non tarifées

Tél. 259 — Saint-Hyacinthe, Qué.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

AVEZ-VOUS PREVU

Que le Destin (même sans fatalité extraordinaire) peut, en vous enlevant soudain à l'affection des vôtres, les priver de leur soutien moral et matériel, compromettre leur avenir ou même les plonger dans le dénuement complet?

Qu'un capital supplémentaire — ou peut-être même le seul qui vous restera — à toucher inéluctablement à l'époque choisie, à l'heure de la retraite ou au début de votre vieillesse, est une agréable perspective?

Que les entreprises humaines dans lesquelles vous êtes intéressé sont faillibles, et qu'une mesure de prévoyance basée sur des certitudes mathématiques doit de toute manière retenir votre attention, quelle que soit votre situation actuelle?

Que l'éducation de vos enfants, l'avenir que vous entrevoyez pour eux, ainsi que pour votre femme et tous les vôtres, reposent, à l'heure actuelle, uniquement sur cette base si fragile qu'est votre propre existence?

Si vous l'avez prévu, qu'attendez-vous donc pour vous assurer dans

LA SOCIÉTÉ DES ARTISANS CANADIENS-FRANÇAIS

La plus forte Société française en Amérique

Qui vous libèrera de tous soucis, sans charge excessive?

La Société des Artisans Canadiens-Français

Société mutuelle astreinte aux mêmes obligations légales de sécurité que les Compagnies commerciales.

VIE, ACCIDENT, MALADIE, INVALIDITE, RENTES VIAGERES.

Tous les bénéfices réalisés, au lieu d'être distribués à des actionnaires, vont directement aux assurés eux mêmes.

850 succursales et bureaux de perception au Canada et aux Etats-Unis.

Siège social: MONTREAL.

Réserve accumulée: plus de \$18,500,000.00 Bénéfices payés, depuis la fondation \$18,500,000.00. Dividendes payés aux sociétaires durant l'année 1932: \$89,164.36

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Ni Bossuet, ni Fénelon, mais S. Thomas

Nombre d'auteurs se sont occupés de la fameuse Querelle du Quiétisme qui mit aux prises Bossuet et Fénelon, mais surtout pour décrire les épisodes du combat, moins pour en montrer l'enjeu. On s'est soucié d'en relever les petits côtés, les violences, les intrigues, etc. On en a négligé le grand côté, le point de doctrine qu'il s'agissait de faire prévaloir. Or, comme nous le verrons, la grande question qui divisait Bossuet et Fénelon était celle du pur amour. Bossuet ne donnait pas assez au désintéressement de la charité, et, de son côté, Fénelon en poussait trop loin les limites et la pratique.

Si nous nous permettons de réveiller ici le souvenir de cette Querelle, c'est qu'il y fut souvent question de S. Thomas. Fénelon avait du mal à concilier les définitions thomistes de l'espérance et de la charité. Bossuet s'impatientait de l'obscurité de S. Thomas et lançait cette boutade: "Après tout, il n'est pas impossible que S. Thomas, très conforme à S. Augustin dans son tout, s'embarrasse un peu plus que lui dans quelque partie de ses explications, et que ce Père qui donne toujours à la jouissance une seule et même idée inséparable de l'amour de Dieu soit plus suivi et plus clair que son disciple". (1)

Sans le caractère passionné et l'allure pressée de la polémique, ils auraient mieux saisi la lucidité et la parfaite

(1) *Instruction sur les états d'oraison*, second traité (publié pour la première fois par E. Lévesque), Paris, Didot, 1897, p. 159.

cohérence de l'enseignement de S. Thomas. Examinons donc les théories de Bossuet et de Fénelon sur le désintéressement de la charité, et essayons de corriger ce que chacune d'elles contient d'erroné, à l'aide des principes de S. Thomas lui-même.

I

Bossuet ne donnait pas assez au désintéressement de la charité. Il prétendait que le *motif* de notre béatitude n'est absent d'aucun acte raisonnable. Dans les dernières pages de son *Instruction sur les états d'oraison*, il promettait un traité subséquent où il étudierait à fond la nature de la charité. Déjà il laissait percer son sentiment: "On montrera donc par l'Écriture et par les Pères, que c'est le vœu et la voix commune de toute la nature, et des chrétiens comme des philosophes, qu'on veut être heureux et qu'on ne peut pas ne pas le vouloir, ni s'arracher ce *motif* dans aucune des actions que la raison peut produire, en sorte que c'en est la fin dernière, ainsi qu'on le reconnaît dans toute l'École... C'est donc une illusion d'ôter à l'amour de Dieu le *motif* de nous rendre heureux... L'homme à qui l'on veut faire accroire qu'il peut n'agir pas par ce *motif* d'être heureux, ne se reconnaît plus lui-même, et croit qu'on lui en impose en lui parlant d'aimer Dieu, comme en lui parlant d'aimer sans le dessein d'être heureux". (1)

C'est ce qui indisposa Fénelon, et lui fit refuser l'approbation qu'il avait promise à l'*Instruction* de Bossuet. Il avait trop à cœur le désintéressement de la charité, il lui répugnait de laisser triompher une théorie qui ridiculisait le pur amour, qui dégradait la charité "en la réduisant au seul motif de l'espérance" (2). Il savait trop bien que Bossuet

(1) *Instruction sur les états d'oraison*, premier traité, liv. 10, n. 29. Oeuvres complètes, éd. Lachat, Paris, Vivès, 1862-6, t. XVIII, pp. 645-646, 657.

(2) Bossuet, Réponse à une lettre de M. De Cambray, Oeuvres, — Oeuvres, éd. Versailles 1820-4, t. IV, p. 173. A noter cependant que l'espérance a pour motif formel la Toute-Puissance auxiliante de Dieu, et non le désir d'être heureux.

était en contradiction avec l'Ecole et avec les saints. Il se hâta de composer son *Explication des maximes des Saints*, dont la publication devança d'un mois celle de l'*Instruction* de Bossuet. Jusque-là ils avaient été bons amis. La rupture se produisit et fut suivie d'une querelle envenimée où Bossuet se montra aussi dur que Fénelon entêté.

Bossuet était peu versé en haute spiritualité. Avant les conférences d'Issy, "il n'avait jamais lu ni saint François de Sales, ni le bienheureux Jean de la Croix, ni ces autres livres mystiques, tels que Rusbrok, Harphius, Taulère, etc." (1) Dans la suite il dut concéder que Fénelon avait l'Ecole pour lui (2). C'est S. Augustin qu'il avait surtout fréquenté. Il lui empruntait cette définition de la charité: *motus animi ad fruendum Deo propter ipsum* (3), qu'il traduisait: un mouvement de l'âme pour jouir de Dieu pour l'amour de lui-même". On conçoit qu'il n'ait pu arriver à concilier cette définition avec celle de S. Thomas, bien que ce dernier ait invoqué ce texte de S. Augustin pour montrer que la charité est quelque chose de créé dans l'âme. D'ailleurs ne s'exagérerait-il pas l'autorité de S. Augustin en faisant de lui "le docteur de la charité comme de la grâce"? (4) Ne l'interprétait-il pas trop à la lettre en voulant le motif de la béatitude dans chacun de nos actes? "Voici, disait-il, le principe inébranlable de S. Augustin, que personne ne révoqua jamais en doute: c'est non seulement qu'on veut être heureux, mais encore qu'on ne veut que cela et qu'on veut tout pour cela" (5). Ce motif n'est pas absent de la charité plus que du reste. "Et comme il est impossible

(1) Fénelon: Réponse à l'écrit intitulé Relation sur le Quiétisme. Oeuvres, t. VI, p. 398.

(2) Bossuet, Réponse à une lettre de M. De Cambray, Oeuvres, t. XIX, p. 153; Sommaire des Maximes des Saints, Ibid. p. 479.

(3) IIa, II ae, q. 3, a. 2. Sed Contra.

(4) Lettre à Mme d'Albert. Oeuvres, t. XXVIII, p. 240.

(5) Réponse à quatre lettres de Mgr l'Archevêque Duc de Cambray. Oeuvres, t. XIX, p. 543.

selon la nature de rien vouloir sans le vouloir pour être heureux, il est autant impossible à la charité de rien vouloir que pour jouir de Dieu". (1)

Bossuet ne se départit jamais de cette conception de la charité, et c'est à cause d'elle que l'entente ne se fit pas entre lui et Fénelon. "Cessez, disait-il, de séparer d'avec les actes humains le *motif* de la béatitude, et d'avec les actes de charité le désir de la jouissance et de l'union; c'est-à-dire de séparer de l'amour ce qui fait partie de son essence... Je m'attache à ce point dans cette lettre, parce que c'est le point décisif". (2) Fénelon répliquait: "... la véritable cause de nos différends est que M. de Meaux nie tout acte de charité qui n'a pas le *motif* essentiel et inséparable de la béatitude qui est la seule raison d'aimer" (3).

Si Bossuet restait en deçà, Fénelon, de son côté, allait au-delà des limites. Il poussait trop loin le désintéressement. Son livre: *Les Maximes des Saints* avait donné lieu à des alarmes. Quelques mois plus tard il écrivait pour répondre à certaines difficultés: "Tout le plan de mon livre se réduit à deux points essentiels. Le premier est de reconnaître que la charité, principale vertu théologale, est un amour de Dieu indépendamment du motif de la récompense, quoiqu'on désire toujours la récompense dans l'état de la charité la plus parfaite. Le second est de reconnaître un état de charité parfaite, où cette vertu prévient, anime toutes les autres, en commande les actes et les perfectionne sans leur ôter leurs motifs propres, ni leur distinction spécifique; en sorte que les âmes de cet état n'ont plus d'ordinaire aucune affection mercenaire ou intéressée" (4).

Malheureusement il ne s'en était pas tenu rigoureuse-

(1) Ibid., p. 544.

(2) Ibid., p. 556, 564.

(3) Réponse à l'écrit intitulé *Relation sur le Quiétisme*. Oeuvres, t. VI, p. 502.

(4) Instruction pastorale sur le livre intitulé *Explication des maximes des Saints*. Oeuvres, t. IV, p. 180.

ment à ce plan. Du moins il ne s'était pas exprimé avec la précision voulue, par exemple en décrivant le pur amour: "Il y a un état habituel d'amour de Dieu qui est une charité pure, et sans aucun mélange du motif de l'intérêt propre. Alors on aime Dieu au milieu des peines, de manière qu'on ne l'aimerait pas davantage quand même il comblerait l'âme de consolations. Ni la crainte des châtements ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cet amour. On n'aime plus Dieu ni pour les mérites ni pour la perfection ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant. On l'aimerait autant quand même, par supposition impossible, il devrait ignorer qu'on l'aime ou qu'il voudrait rendre éternellement malheureux ceux qui l'auront aimé. On l'aime néanmoins comme souveraine et infaillible béatitude de ceux qui lui sont fidèles, mais on ne l'aime pas plus par ce motif précis de notre bonheur et de notre récompense propre... L'âme le veut pour soi, mais non pour l'amour de soi. Tel est le pur et parfait amour". C'était enseigner qu'il y a en cette vie un état habituel de pur amour, où il n'y a place ni pour la crainte des châtements ni pour le désir des récompenses, où l'on perd tout motif intéressé de crainte et d'espérance. Et c'est précisément cet état habituel et non l'acte lui-même d'amour pur qui a été condamné par Innocent XII.

Fénelon était séduit par la beauté du principe du désintéressement. Bossuet se laissait émouvoir par les conséquences pernicieuses qui en découlaient. La théorie d'un état habituel d'amour pur aboutissait à la même conclusion que l'acte continué d'amour pur de Molinos et de Mme Guyon. Parvenu à ce désintéressement habituel, pourquoi ne pourrait-on pas se dispenser des actes des autres vertus? Ne devrait-on même pas se les interdire comme des imperfections? Ainsi, par exemple, l'acte d'espérance, puisque cette vertu est essentiellement intéressée.

Fénelon se gardait bien de vouloir exclure l'espérance. Aussi proposait-il une espérance désintéressée qui pût s'harmoniser avec son état d'amour pur. En cela il ne craignait

pas de s'écarter de S. Thomas. Il s'en expliquait dans une première esquisse, restée manuscrite (1), des *Maximes des Saints*. "Pour l'amour, on ne trouvera aucun auteur spirituel qui puisse douter de son exercice dans une vie qui ne doit être que pure charité. Il ne peut donc rester de difficulté que sur l'espérance. J'avoue qu'on a de la peine à l'accorder avec le pur amour, si on n'a point d'autres idées de l'espérance que celle qui nous est donnée par S. Thomas, et après lui par la plupart des scolastiques. Ils veulent que l'espérance soit un désir d'obtenir pour soi de la bonté de Dieu un bien difficile et douteux à acquérir. Comme ils disent qu'espérer, c'est désirer pour soi, ils attachent l'espérance à l'amour intéressé qu'ils appellent amour de concupiscence, et ils l'excluent du parfait amour, qui est le désintéressé, et auquel ils donnent le nom de charité ou d'amour d'amitié. Il reste à examiner comment l'espérance qui est intéressée, suivant l'idée qu'en donne l'école et qu'elle nomme de concupiscence, peut s'accorder avec l'amour d'amitié. Ce n'est pas une difficulté qui regarde particulièrement les spirituels, elle regarde l'école entière... J'avoue qu'après y avoir bien pensé, j'aurais de la peine à m'arrêter aux idées de S. Thomas et de l'école, quand je pense que l'espérance est mise par toute l'Eglise, avec la foi et la charité au rang des vertus théologiques, et que S. Paul nous assure que c'est par l'espérance que nous sommes sauvés: *spe salvi facti sumus*. Je ne puis comprendre que l'espérance soit par son imperfection incompatible avec la pure charité. J'aimerais mieux changer la définition de l'espérance que S. Thomas n'a peut-être fondée que sur les idées philosophiques d'Aristote. Ne peut-on pas supposer qu'il y a deux espérances comme deux amours, et que l'espérance intéressée répondant à l'amour de concupiscence, l'espérance désintéressée répond à l'amour d'amitié? On pourrait même défi-

(1) Retrouvée par E. Lévesque, et communiquée à l'abbé J. Pasquier, qui en a publié des extraits dans "*Qu'est-ce que le Quiétisme?*" Paris, Bloud, 1910. p. 101 - 4.

nir l'espérance désintéressée un désir des biens éternels en tant que difficiles et douteux à acquérir, mais un désir excité par le seul bon plaisir de Dieu et pour sa pure gloire. Un tel acte d'espérance serait distingué de l'acte de charité par la circonstance de la difficulté qui rend le bien douteux. D'un autre côté, cet acte serait distingué d'un acte d'espérance intéressée par le motif de la pure gloire de Dieu et de son bon plaisir sans mélange d'intérêt propre. Par là, on peut concilier, ce me semble, la charité pure avec l'espérance... Mais enfin ce désir est ou une espérance formelle ou quelque chose de plus parfait qui la renferme éminemment, et qui satisfait encore plus parfaitement au précepte que l'espérance intéressée." C'était concilier l'espérance avec la charité, mais en en faisant rien moins qu'un acte de charité. C'était l'exclure, puisque de sa nature elle est intéressée. Et c'est ce qui a valu à Fénelon d'être condamné.

Une autre erreur que contenait le livre des *Maximes des Saints*, c'est que le désintéressement de la charité peut aller jusqu'au sacrifice absolu de la béatitude, du moins dans les dernières épreuves de la vie intérieure.

Les Conférences d'Issy avaient expressément autorisé un sacrifice purement conditionnel, pour les âmes éprouvées: "On peut aussi inspirer aux âmes peinées et vraiment humbles une soumission et un consentement à la volonté de Dieu, quand même, par une très fausse supposition, au lieu des biens éternels qu'il a promis aux âmes justes, il les tiendrait par son bon plaisir dans des tourments éternels, sans néanmoins qu'elles soient privées de sa grâce et de son amour, qui est un acte d'abandon parfait et d'un amour pur pratiqué par des Saints, et qui le peut être utilement avec une grâce très particulière de Dieu, par les âmes vraiment parfaites".

Cet article, le 33^{ème}, est un des quatre qui furent adjoints aux trente, à la demande de Fénelon récemment promu à Cambrai, et à ce titre, associé à la Commission.

Ce sacrifice hypothétique offusquait Bossuet, qui avait moins fréquenté les mystiques. Il avait dû pourtant se rendre à l'évidence. Mais de son côté Fénelon ne s'en était pas tenu au sacrifice autorisé par cet article. Dans ses *Maximes des Saints*, il écrivait: "Il est constant que tous les sacrifices que les âmes les plus désintéressées font d'ordinaire de leur *béatitude* éternelle, sont conditionnels. On dit: Mon Dieu, si par impossible vous vouliez me condamner aux peines éternelles de l'enfer, sans perdre votre amour, je ne vous aimerais pas moins. Mais ce sacrifice ne peut être absolu dans l'état ordinaire. Il n'y a que le cas des dernières épreuves où ce sacrifice devient en *quelque manière absolu*. Alors une âme peut être invinciblement persuadée d'une persuasion réfléchie et qui n'est pas le fond intime de la conscience, qu'elle est justement réprouvée de Dieu... Dans cette impression involontaire de désespoir, elle fait le sacrifice *absolu* de son intérêt propre pour l'éternité, parce que le cas impossible paraît possible et actuellement réel, dans le trouble et l'obscurcissement où elle se trouve".

Il s'agissait bien de la béatitude et du sacrifice absolu. Bossuet releva l'erreur. Mais Fénelon s'en défendit. Avec la subtilité et la souplesse qui le caractérisaient, il trouva moyen d'expliquer qu'il avait voulu signifier autre chose par "le sacrifice absolu de son intérêt propre pour l'éternité". "Si l'on entendait par intérêt, le souverain bien, le sacrifice absolu de l'intérêt serait un acte de vrai désespoir, et le comble de l'impiété. Mais quand on n'entend par intérêt propre que l'affection mercenaire qui vient d'un amour naturel de nous-mêmes, il s'ensuit clairement que ce sacrifice absolu ou acquiescement simple ne peut jamais tomber que sur le contentement de cet amour naturel, dans lequel consiste la propriété des âmes qui sont encore mercenaires". (1)

(1) Instruction pastorale sur le livre intitulé *Explication des Maximes des Saints*. Oeuvres, IV, p. 198.

Ces explications n'empêchèrent pas sa condamnation. Car il gardait toujours son idée que l'espérance peut être désintéressée et que l'espérance intéressée n'est qu'une espérance naturelle, un attachement mercenaire, une imperfection qu'il faut bannir de l'état d'amour pur.

Le tort de Fénelon était donc de faire de l'amour pur un état habituel où le motif propre et l'exercice distinct des autres vertus, de l'espérance en particulier, n'étaient pas assez sauvegardés, et d'admettre un sacrifice absolu de la béatitude ne fût-ce que dans les dernières épreuves de la vie intérieure.

Bossuet se trompait en niant que l'on puisse séparer de l'amour de Dieu le motif de notre béatitude. Au point de vue de la nature de la charité, son erreur était plus grave que celle de son adversaire. Il aurait pu être condamné tout autant, s'il eût été déféré à Rome. Mais c'est le Quiétisme qu'il s'agissait d'étouffer. Et comme l'état habituel d'amour pur de Fénelon rappelait trop la doctrine de Molinos que Rome venait de censurer, il ne put échapper à un jugement sévère.

Il nous reste à établir, contre Bossuet et contre Fénelon, la véritable idée qu'il faut se faire du désintéressement de la charité, d'après les principes de S. Thomas lui-même.

II

Bossuet avait tort de nier que l'on puisse séparer de l'amour de Dieu le motif de notre béatitude. La charité est intéressée dans son *objet* mais ne l'est pas dans son *motif*. Le Dieu qu'elle aime, c'est le Dieu consommateur de notre béatitude, c'est la Bonté divine en rapport avec nous. Mais le motif qui la fait aimer, c'est la Bonté divine prise en elle-même (1). Telle est la doctrine de S. Thomas sur le désintéressement de la charité. Nous allons l'ex-

(1) II a II ae, q. 23, a. 5, ad 2 um; I a, q. 60. a. 5, ad 2 um.

pliquer, puis la conciler avec le principe de la tendance au bonheur sur lequel Bossuet s'appuyait.

L'aimant ne peut pas ne pas faire état de l'aimé, de la convenance de l'aimé par rapport à lui : telle est la loi fondamentale de l'amour. Vouloir pousser le désintéressement jusque sur ce terrain, ce serait sacrifier l'amour lui-même, en lui enlevant son support indispensable. Sans la convenance de l'objet à la faculté, il n'y a plus la proportion requise pour leur rapprochement, pour leur union. Notre oeil ne voit pas tout ce qui est visible, mais uniquement ce qui est visible pour lui. De même notre amour ne va qu'à ce qui est bon pour nous, par rapport à nous. Dès lors tout amour est intéressé dans son objet. Il y a là une exigence de nature qu'il n'est pas en notre pouvoir d'écarter. La charité elle-même y est soumise, puisque la grâce ne détruit pas la nature. Que Dieu soit notre bien : voilà donc la condition (1). Si Dieu n'avait pas raison de bien pour nous, nous ne trouverions pas moyen de l'aimer.

Mais là où le désintéressement a sa place, c'est dans le motif que nous assignons à notre amour. Il dépend de nous qu'il soit intéressé ou non. "Bien qu'il n'y ait d'aimable pour chacun que ce qui est bon pour lui, dit S. Thomas, il n'est cependant pas nécessaire que nous fassions de sa bonté pour nous le motif de notre amour pour lui" (2). Nous n'aimons Dieu qu'en tant qu'il est objet de notre béatitude; mais nous ne l'aimons pas nécessairement parce qu'il est objet de notre béatitude.

Nous pouvons aimer Dieu à cause de sa Bonté prise en elle-même. Nous le devons même, car elle est plus aimable en elle-même que par rapport à nous. La charité nous fait aimer Dieu comme notre fin. Et précisément parce qu'il est notre fin, il a raison de bien vis à vis de nous. Il nous est bon d'adhérer à lui. Nous trouverons la béatitude, le bon-

(1) II a II ae, q. 26, a. 13, ad 3 um.

(2) In III Sent. d. I, a. 3, ad 2 um.

heur parfait, dans l'union définitive et complète avec lui. Mais précisément aussi parce qu'il est notre fin, nous ne devons pas l'aimer pour ce motif qu'il fera notre bonheur. Ce serait le faire servir à nous rendre heureux, rapporter uniquement à nous le bien que nous aimons en lui. Il n'aurait plus raison de fin, mais de moyen.

Parce que la charité porte sur Dieu comme fin, c'est à elle que revient de nous ordonner tout entier à lui, de rapporter à lui jusqu'à la jouissance que nous attendons de lui. C'est là son trait caractéristique et c'est ce qui fait qu'elle est le désintéressement même. Dieu est le vrai terme de son mouvement. Elle ne revient pas sur elle-même. Elle l'aime uniquement à cause de lui et non à cause de quelque profit à retirer. Elle passe de l'amour de Dieu bon pour nous à l'amour de Dieu bon en lui-même. Dans le don que Dieu fait de sa béatitude, elle s'oublie elle-même pour ne voir que la main qui donne; elle ne s'arrête pas au don, mais à la bonté qui le départit.

En donnant à la charité la béatitude pour motif, Bossuet n'entendait certainement pas vouloir faire servir Dieu à nous rendre heureux. C'est trop odieux pour qu'il l'ait soutenu. N'empêche que sa façon de s'exprimer le laissait supposer. Il voulait appliquer à la charité le principe de la tendance au bonheur qui régit toute l'activité humaine: tout ce que l'homme veut, il le veut à cause de la fin ultime, qui est la béatitude. Voyons donc, d'après S. Thomas, comment entendre ce principe, puis comment l'accorder avec cet autre: la charité aime Dieu à cause de lui-même et non à cause de notre béatitude.

D'abord il ne saurait être question de l'intention actuelle de la béatitude dans chacun de nos vouloirs. Il suffit de s'être déjà proposé une fin pour que la vertu de cette première intention demeure dans les vouloirs subséquents. Il s'en faut qu'à chaque pas le voyageur doive penser au but

vers lequel il se dirige. Que faut-il de plus que l'expérience pour attester que le souci de notre bonheur n'intervient pas dans toutes nos démarches à titre de motif réfléchi? Médina, O. P. (1) ajoute qu'il n'est même pas nécessaire d'avoir déjà envisagé délibérément la fin ultime une première fois: "On peut vouloir tout pour la fin dernière, quand même on ne l'aurait jamais conçue ni désirée." C'est que par leur nature même les fins particulières sont ordonnées à la fin ultime, tout comme les biens particuliers et imparfaits ont une connexion naturelle avec le bien parfait. Par conséquent le vouloir de la fin dernière est contenu virtuellement dans tous nos vouloirs particuliers.

On ne peut donc s'arracher l'intention de sa béatitude dans aucun de ses actes, pas même dans celui de charité. Quand on dit qu'on ne peut pas ne pas vouloir être heureux dans tout ce qu'on fait, le sens n'est pas autre que celui-ci: On ne peut renoncer à être heureux dans aucun de ses actes. Mais de là à dire qu'on ne puisse oublier son bonheur, faire abstraction de la recherche de sa béatitude dans la charité, c'est trop fort; c'est réduire l'amour de charité à l'amour d'espérance, comme Fénelon le reprochait à Bossuet.

Oublier son bonheur ce n'est pas y renoncer. Cet oubli n'est pas impossible puisque la tendance nécessaire au bonheur n'est pas une tendance délibérée, puisque la recherche de la béatitude ne se retrouve pas à titre de motif réfléchi dans tous nos actes. Par la charité nous nous désintéressons de notre bonheur puisque par elle nous le rapportons à lui. Mais alors comment concilier ces deux choses: 1° nous aimons Dieu uniquement pour ce motif qu'il est bon en lui-même; 2° Tout ce que nous voulons, nous le voulons en vue de notre fin dernière, la béatitude.

Dans un passage de son commentaire sur le IV^e livre des Sentences (2), saint Thomas explique clairement comment Dieu est notre fin dernière, à laquelle nous rapportons

(1) In I am II ae. q. I, a. 6.

(2) d. 19, q. I, a. 8, questiuncula I, ad 3 um.

tout même notre béatitude; et comment cette béatitude demeure quand même notre fin dernière: "Ad tertium dicendum quod duplex est diligibile; unum quod diligitur per modum benevolentiae, quando volumus bonum alicui propter seipsum; sicut diligitur amicos, etiam si nihil ex eis debeat accidere. Aliud quod diligitur dilectione concupiscentiae, et hoc est vel bonum quod in nobis est, vel quia ex eo in nobis aliquod bonum fit; sicut diligitur delectationem vel vinum in quantum facit delectationem. Quidquid autem diligitur dilectione concupiscentiae non potest esse ultimum dilectum cum ad bonum alterius referatur, ejus scilicet cui concupiscitur; sed illud quod diligitur amore benevolentiae potest esse ultimum dilectum. Beatitudo ergo creata quae in nobis est non diligitur nisi dilectione concupiscentiae; unde ejus dilectionem referimus ad nos et per consequens referimus eam in Deum, cum et nos in Deum referre debeamus; et ita non potest esse ultimum dilectum; est tamen *ultimum concupitum* ex hoc ipso quod est maximum bonum quod nobis ex conjunctione ad Deum provenit; et ideo dicitur esse propter se quæsitum vel desideratum; utrumque enim importat aliquid ultimum in his quae diliguntur amore concupiscentiae. Etsi enim Deus concupiscitur, tamen idem est concupiscere Deum et maximum bonum, quod nobis ex Deo provenit, sicut idem est concupiscere vinum et effectum vini in nobis, puta delectationem".

On le voit, tout tient entre la distinction de l'amour de *convoitise* et l'amour de *bienveillance* (1). La béatitude est l'objet du premier, Dieu est l'objet du second. Et comme ce qui est aimé d'amour de convoitise est subordonné à ce qui est aimé d'amour de bienveillance, c'est Dieu et non la béatitude qui est notre vraie fin dernière. N'empêche que la béatitude est notre fin dernière relative. Dieu est notre fin dernière absolue, *simpliciter*, parce qu'il est l'*ultimum dilectum*, le terme dernier de notre amour; la béatitude est notre

(1) Voir notre article *Philosophie de l'amitié*, Revue Dominicaine, livraison d'avril.

fin dernière relative, subordonnée, parce qu'elle est l'*ultimum concupitum*, le terme dernier de notre recherche, de notre convoitise. Or c'est la charité qui nous fait rapporter à Dieu la béatitude que nous trouvons ou espérons trouver en lui. Et pourquoi agit-elle ainsi, sinon parce que Dieu est plus aimable à cause de lui-même qu'à cause du profit qui nous vient de lui? Son motif n'est donc pas autre que celui de la Bonté divine prise en elle-même.

Nous concéderions volontiers à Bossuet que nous pouvons aimer Dieu pour le motif de notre béatitude en ce sens que nous pouvons ordonner notre acte de charité à la béatitude comme à sa récompense. Elle n'est pas indigne de lui. Et elle se trouve alors être la fin de notre amour sans être celle de notre aimé (1). Mais si nous n'allons pas plus loin, notre charité ne dépasse guère la perfection de l'amour d'espérance. Pour S. Thomas, (2), la charité doit tout rapporter à Dieu, même la récompense qu'elle attend de lui. Il est donc bien vrai que Bossuet ne donnait pas assez au désintéressement de cette divine amitié.

Fénelon distinguait parfaitement le motif de la charité de son objet: "On l'aime néanmoins comme souveraine et infaillible béatitude de ceux qui lui sont fidèles: on l'aime comme notre bien personnel comme notre récompense promise, comme notre tout. Mais on ne l'aime plus par ce motif précis de notre bonheur et de notre récompense propre". Son erreur consistait à faire du pur amour un état habituel d'où l'espérance était exclue. Etant intéressée, cette vertu, n'a plus de place dans une vie où tout n'est que désintéressement. Il se défendait de vouloir en supprimer l'exercice. Aussi proposait-il une espérance désintéressée. Car il ne voyait pas comment S. Thomas pouvait accorder cette vertu avec celle de la charité en les définissant comme il les définit. Leur accord n'est pourtant pas un mystère. S. Tho-

(1) In III Sent., d. 29, q. I, a. 4.

(2) In IV Sent. d. 49, q. I, a. 2, questiuncula, ad 3 um.

mas a montré que non seulement l'espérance intéressée est compatible avec la charité désintéressée; mais qu'elle est même rendue plus vive par l'arrivée de cette dernière dans l'âme.

Dans un article de la Somme (1), il s'était demandé si la charité passe avant l'espérance. Voici sa réponse: Selon l'ordre de génération l'imparfait précède le parfait, et y achemine; mais selon l'ordre de perfection c'est le parfait qui est le premier. Or dans la charité, il y a cet amour parfait qui nous fait aimer Dieu comme un ami, i. e. pour lui-même uniquement; tandis qu'au fond de l'espérance il y a cet amour imparfait qui nous le fait aimer comme une chose que l'on convoite, car celui qui espère vise à obtenir quelque chose pour lui-même. Donc selon l'ordre de génération l'espérance passe avant la charité, et elle contribue à l'introduire, car de même que celui qui craint d'être puni de Dieu cesse de pécher contre lui et en vient ainsi à l'aimer, celui qui espère être récompensé en vient à aimer Dieu et à garder ses préceptes. Mais selon l'ordre de perfection, c'est la charité qui est la première. Et quand elle survient, l'espérance gagne en force, car si c'est de ses amis qu'on attend davantage, comment ne se prendrait-on pas à espérer davantage du Dieu qui est devenu le nôtre?

Mais enfin, comment l'amour intéressé qui est à la base de l'espérance peut-il coexister avec l'amour désintéressé qui est de l'essence même de la charité? C'est que cet amour d'espérance n'est pas un amour de pure convoitise. Il est intéressé dans son objet, comme tout amour, mais pas dans son motif. Sans doute il nous fait aimer le bien divin pour nous, mais non à cause de nous: pro nobis, non propter nos. "L'amour que nous pratiquons en l'espérance, Théotime, va certes à Dieu, mais il retourne à nous; il a son regard en la divine Bonté mais il a de l'égard à notre utilité; il tend à cette suprême perfection mais il prétend no-

(1) II a, II ae, q. 17, a. 8.

tre satisfaction... Et partant cet amour est voirement amour, mais amour de convoitise et intéressé. Je ne dis pas toutefois qu'il revienne tellement à nous qu'il nous fasse aimer Dieu seulement pour l'amour de nous: O Dieu, nenny, il y a bien de la différence entre cette parole: J'aime Dieu pour le bien que j'en attends, et celle-ci: Je n'aime Dieu que pour le bien que j'en attends. Comme aussi c'est chose bien diverse de dire: J'aime Dieu pour moi, et dire: J'aime Dieu pour l'amour de moi (1)".

Celui qui espère se regarde comme la fin *cui* du bien qu'il aime i. e. à laquelle il rapporte ce bien, et non comme la fin *cujus gratia*, i. e. en vertu de laquelle il veut ce bien. Cette fin *cujus gratia*, c'est la charité qui l'ajoutera. Ce sera son motif: la bonté divine prise en elle-même. Le motif propre à l'espérance est un motif de secours. Il n'a pas de rapport à la bonté divine, mais à la toute-puissance divine. Car si l'espérance a à sa base un amour, elle n'est pas formellement un amour. Son objet c'est le bien, mais le bien envisagé sous son aspect ardu. Son motif est par suite l'aide sur lequel elle compte pour arriver à posséder ce bien.

Dans le texte de l'édition qui fut publiée des *Maximes des Saints*, on ne retrouve plus de traces de l'embarras de Fénelon. S. François de Sales y est cité pour montrer comment l'espérance se concilie avec la charité. Fénelon y reconnaît en outre qu'en orientant tous les actes des autres vertus à sa fin, la charité devient leur forme, sans cependant substituer son motif aux leurs. Toutefois il ne sauvegarde pas encore suffisamment l'exercice distinct de ces vertus et en particulier de l'espérance.

L'amour d'espérance est imparfait sans doute, mais relativement à la charité, non en soi. L'amour désintéressé ne saurait le remplacer toujours avantageusement. Dieu

(1) S. François de Sales: *Traité de l'amour de Dieu*, liv. II, ch. 17.

a élevé l'espérance au rang des vertus surnaturelles, parce qu'il voulait que nous trouvions dans la perspective de la récompense un puissant ressort pour accomplir le bien. Et puis, à certaines heures, quand les tentations de désespoir assaillent une pauvre âme, il n'y a de remède que dans l'espérance (1) qui s'attache inébranlablement à Dieu et non dans le renoncement à son salut, fût-ce par amour.

La seconde erreur de Fénelon sur le désintéressement de la charité était d'admettre un sacrifice absolu de la béatitude, du moins pour les dernières épreuves de la vie intérieure. Ce sacrifice est impossible. Le désir de la béatitude est un désir nécessaire, même dans l'ordre surnaturel; nous n'en sommes pas maîtres. Nous pouvons en faire abstraction, puisqu'il n'intervient pas dans tous nos actes à titre de motif réfléchi; mais nous sommes impuissants à l'arracher de nos coeurs. Renoncer à sa béatitude, ce serait consentir à sa damnation, ce serait vouloir le mal pour le mal. Puisque cette béatitude est notre fin ultime, nous ne pouvons en ordonner l'abandon à un autre bien. On peut encore moins le faire par amour de Dieu. Ce serait à la fois vouloir être uni à lui et être éloigné de lui. L'amour qui renonce à l'union travaille à sa propre destruction.

Les extravagances qu'on rencontre à ce sujet dans la vie de certains saints ne sont que des excès de langage auxquels les conduisaient les transports de leur amour. Tous les sacrifices qu'ils ont faits de leur salut n'ont jamais été que des sacrifices conditionnels. Ils reposaient sur des suppositions fausses, sur des hypothèses impossibles. Fénelon l'admettait. Pourquoi faut-il qu'il ait reconnu, un peu plus loin, la possibilité d'un sacrifice absolu pour certaines âmes que tourmente la persuasion de leur damnation? S. Thomas (2) lui-même a supposé le cas, impossible selon les voies ordinaires de la Providence, où quelqu'un aurait

(1) L'acte d'espérance est alors commandé par un précepte naturel.

(2) De Veritate, q. 23., a. 8., ad 2 um.

eu révélation de sa réprobation, et il affirme que cette personne ne devrait pas désespérer de son salut, mais se persuader que c'est une simple menace et non une prédiction absolue. Fût-elle amenée à y voir une telle prédiction, elle serait tenue de consentir à sa damnation, non pas d'une façon absolue, mais en conformité avec la justice de Dieu, qui ne veut damner que ceux qui s'obstinent dans leur péché. Vouloir sa damnation absolument, ce serait conformer sa volonté non à celle de Dieu, mais à celle du péché.

S. Thomas concilie donc parfaitement, d'une part la tendance nécessaire au bonheur dans tous nos actes avec le motif désintéressé de l'amour de charité, et d'autre part la pratique d'une espérance intéressée avec les élans du plus pur amour. Mais, encore une fois, il ne faut pas s'étonner que la fumée du combat ait voilé quelque peu la lucidité et la cohérence de cet enseignement aux yeux de Bossuet et de Fénelon, et que, partis de positions extrêmes, ni l'un ni l'autre n'aient pu arriver à tirer S. Thomas de leur côté.

Thomas-M. CHARLAND, O. P.

Ottawa, avril, 1933.

La philosophie de l'esprit

La plus vivante originalité de Jacques Maritain, c'est de démontrer la valeur de la métaphysique de saint Thomas en exposant la supériorité des solutions doctrinales de la sagesse thomiste sur les conclusions des philosophes modernes.

Il est peu de problèmes dont l'idéalisme, celui de Lachelier, de Ravaisson ou d'Emerson, réclame avec plus d'ardeur l'exclusive solution que celui de la nature de l'esprit. L'idéalisme nous avait appris à concevoir l'être non sous des formes *objectives* de phénomènes mais sous la forme *subjective* d'une action *spirituelle*, action spirituelle qui veut être un effort pour organiser le tout physique du monde et le tout moral de l'humanité. D'après ce postulat, l'idéaliste ne distingue plus le problème de l'être et le problème de l'esprit. Laissant à la science positive la tâche de scruter les choses, l'idéalisme ne veut être qu'une science de la connaissance. Selon cette philosophie réflexive, l'esprit est un dynamisme pur, récusant tout schéma logique et réclamant une radicale liberté. On ne doit conséquemment pas prêter à l'esprit une structure précise ni le réduire à une série de fonctions ayant chacune un mécanisme propre. Laissez l'esprit produire son objet qu'il étudie dans un labeur jamais exhaustif. L'esprit, c'est un élan qu'on ne saurait définir et où, conséquence logique, on ne peut déterminer ni degrés ni hiérarchie, d'après l'objet.

Cette conception idéaliste est bien éloignée de la métaphysique pour qui l'esprit est un faisceau de facultés. Une structure ou un dynamisme pur voilà le dilemme. Le réalisme concède qu'un dynamisme concret pousse l'invention

à ajouter connaissance à connaissance, mais il ajoute que si dans l'ordre concret, c'est-à-dire, envisagée dans le sujet pensant, une connaissance ne ressemble qu'à elle-même, spéculativement, une connaissance ressemble à une autre connaissance et il y a une idée de la connaissance. Il faut donc que l'esprit ait une structure si l'on veut que la philosophie réflexive se distingue de l'expérience de l'esprit elle-même. Au contraire, l'effort de l'esprit sera une création, si son mouvement n'est point dirigé, grâce à des fins préexistantes, vers des objets réels. Les progrès de la philosophie et de la science sont inexplicables sans ce primat de l'être sur l'esprit. Une réalité finie, douée d'un mécanisme particulier et qui requiert la sollicitation d'un objet externe pour passer de la puissance à l'acte, voilà l'esprit humain, infini en lui-même parce que esprit mais borné parce que humain.

C'est en regard des insuffisances de l'idéalisme que Jacques Maritain expose les données principales du réalisme thomiste, dans son beau livre *Les degrés du savoir* (1). A travers les chapitres d'une extrême densité consacrés aux degrés du savoir rationnel et du savoir supra-rationnel, il répond à la question: qu'est-ce que l'esprit? en montrant la liaison naturelle qui unit philosophie de l'être et philosophie de l'esprit. "Nous espérons montrer, écrit le philosophe dans sa préface, que le réalisme thomiste permet d'explorer dans son intimité l'univers de la réflexion... ainsi la philosophie de l'être est, en même temps et par excellence, une philosophie de l'esprit". Son nouveau livre n'est point un traité didactique. C'est une méditation sur certains thèmes qui s'enchaînent. Tout en se maintenant dans la ligne formelle de la métaphysique thomiste, il a essayé de défricher le terrain et de reculer les frontières de la synthèse thomiste. Ce défrichage exige des reprises que Maritain n'ignore pas. Il reste cependant dans la tradition spirituelle du tho-

(1) Chez Desclée et Cie, Paris, 1932.

misme qui est une doctrine infiniment assimilatrice et progressive. Sans ce caractère, on ne pourrait expliquer comment le thomisme a pu résister, des siècles durant, aux luttes les plus violentes, et maintenant, au fractionnement de la pédagogie destinée à le monnayer.

L'idéalisme, réduisant l'esprit au pur mouvement, se fait de l'opération spirituelle une représentation univoque. "C'est, note Maritain, étaler l'esprit sur un même plan d'intellection", en faire, "un univers à deux dimensions, un monde infiniment plat". Au contraire, le réalisme thomiste reconnaît à l'esprit "une structure, une hiérarchie interne de causalités et de valeurs". Il le représente donc comme un univers à plusieurs dimensions. Il se croit fondé à penser que les quatre dimensions dont parle saint Paul ne s'appliquent pas seulement à l'hypersphère de la contemplation mais, d'une façon générale, à la structure fondamentale des choses de l'esprit. Il y a donc des degrés dans le savoir. Pour unir ces degrés en une synthèse de la connaissance, il importe d'abord de distinguer. Le thomisme met en lumière, outre le mouvement de l'esprit, la grande loi de l'insatisfaction dans la sécurité des certitudes acquises, insatisfaction qui pousse l'esprit, à partir de la connaissance sensible, à élargir sa vie propre en l'engageant dans des mondes de connaissances différents mais solidaires. Il indique dans son beau livre les modalités de cette ascension et les lois de ce passage d'une connaissance à une autre plus exhaustive.

Après une introduction sur la grandeur et la misère de la métaphysique, Jacques Maritain étudie le premier degré du savoir que représentent les sciences expérimentales; il établit les principes d'une philosophie de l'intelligence. Ce chapitre pose le philosophe en pleine métaphysique critique, point de vue d'où il étudiera ensuite les autres échelons du savoir humain. Deux autres chapitres ont pour objet la philosophie de la nature, surtout dans ses rapports avec la physique, et la connaissance métaphysique, dans ses rapports avec la théologie négative. Il passe enfin à la con-

naissance de la foi et aux degrés du savoir supra-rationnel, dont la forme la plus parfaite est l'expérience mystique. Le volume se ferme par des considérations sur deux cas; la sagesse augustinienne et la contemplation d'après un Jean de la Croix.

Un ensemble aussi compréhensif du problème qui inclut l'expérience physique et l'expérience mystique, dont la valeur philosophique est également étayée sur les certitudes rationnelles de la métaphysique et de la critique permet à l'auteur de montrer la diversité et la compatibilité des zones de savoir parcourues par l'esprit en quête d'être. La connaissance scientifique n'a pas la structure de la connaissance métaphysique et celle-ci est autre que la connaissance mystique. A chacune son objet propre, mais entre chacune s'avèrent des analogies profondes. A l'une comme à l'autre est requise une chose en face d'elle. Une unité formelle les relie toutes. La physique se borne au mesurable mais la philosophie réflexive aperçoit dans la pensée scientifique des références à l'ontologie. L'arrière-plan jamais atteint par le savant est un absolu ontologique. La connaissance métaphysique et la connaissance mystique décèlent une loi semblable. La philosophie démontre le principe et la fin de l'univers; elle fait voir Dieu à l'intelligence qui appréhende et qui définit. Comment alors, insatisfaite, l'intelligence n'ambitionnerait-elle pas une connaissance plus adéquate? D'ailleurs, la métaphysique n'est-elle pas traversée par un désir mystique comme la science l'est par une référence à l'ontologique? Diversité et comptatibilité des divers degrés du savoir, voilà qui justifie la nécessité de distinguer pour unir.

Ce livre de Jacques Maritain, dans son titre mais surtout dans la matière de ses neuf cents pages, suggère maintes réflexions en marge de deux problèmes actuels: la phénoménologie et l'idée de philosophie chrétienne. Cette idée de philosophie chrétienne a fait couler beaucoup d'encre. La variété des opinions tient peut-être au fait que l'on

s'est trop exclusivement placé au point de vue méthodologique et historique. Cette opinion du Père Chenu, O. P., élimine plus d'une raison de faire obliquer ce problème: "Nous voyons bien, écrit-il, ce dont veut rendre raison cette distinction des *principes* rationnels et de l'*ordre théologique*: une philosophie qui reste en contact, quasi en continuité, avec le surnaturel, tout en étant justiciable de la seule raison. Mais cette distinction, qui se révélerait, à l'analyse, intenable sur le terrain philosophique, n'est point, ni historiquement, ni doctrinalement, ce par quoi une philosophie s'avère chrétienne. Une philosophie est chrétienne non pas par l'ordre théologique imposé du dehors à son contenu rationnel, mais par une conception de la nature et de la raison ouverte au surnaturel. Anselme, Bonaventure, Thomas d'Aquin sont à ce titre, tout autant les uns que les autres, des philosophes chrétiens; Thomas d'Aquin seul a su, en définissant cette nature et cette raison, garantir (dans leur être, dans leur connaître, dans leur agir, voire, même provisoirement, jusqu'en leur fin ultime) leur efficace propre et leur autonomie, tout en leur laissant leur obédience au surnaturel. Et par là, philosophe chrétien (de ce terme imprécis nous voudrions avoir décelé l'équivoque) seul il est philosophe. Une philosophie n'est pas chrétienne en enfermant sa démarche rationnelle dans un schème théologique; une philosophie pure se trouve être chrétienne lorsque, pour développer son propre contenu en toute liberté et pour manifester intégralement la rigueur de ses exigences rationnelles, elle constate et elle affirme n'avoir pas à rejeter toute capacité, toute puissance de surnaturel." (2) "*Les degrés du savoir* démontrent que la philosophie de Jacques Maritain est une philosophie chrétienne parce qu'elle est une philosophie ouverte. En effet, la métaphysique qu'elle nous apporte n'a-t-elle pas les conditions *a priori* requises à toute philosophie chrétienne et n'est-elle pas apte à satisfaire les légitimes exigences de la pensée moderne? A chaque degré de la connaissance,

(2) Bulletin Thomiste, janvier 1928, p. 244.

elle note un désir du degré supérieur. Elle montre que la certitude, humble ou élevée, n'enferme pas l'esprit sur lui-même. La loi de l'insatisfaction l'invite, au contraire, à pousser plus outre ses investigations du réel. Pour Maritain, la philosophie de l'esprit et la philosophie de l'être, c'est tout un.

L'on sait la vogue de la phénoménologie en Allemagne. Systématisée par Husserl, elle envahit tous les domaines de la pensée depuis la logique jusqu'à la science des religions. Elle compte parmi ses adeptes des moralistes et des métaphysiciens. Elle provoque chez la jeunesse allemande un enthousiasme pareil à celui que provoqua en France et dans le monde la philosophie de Bergson. En septembre dernier, la Journée d'Etudes organisée à Juvisy par la Société Thomiste a tenté de définir les points de contact et les divergences entre la pensée de saint Thomas et la phénoménologie. Il appartient certes à la philosophie thomiste de rêver "d'actualiser, en progressant elle-même, le progrès de la philosophie et d'intrégrer, si possible, les éléments que le temps découvre." Dans le chapitre consacré au *Réalisme critique*, Jacques Maritain fait la preuve, en des pages remarquables d'analyse et de force, que la phénoménologie ne peut pas être un réalisme intégral parce qu'elle ne distingue pas *objet* et *chose*.

On pourrait montrer comment Jacques Maritain ouvre sur la connaissance mystique des perspectives que l'idéalisme n'a pas l'habitude d'aborder. C'est d'ailleurs un mérite rare et réservé aux seuls livres qui survivront. *Les degrés du savoir* incite à la recherche et indique des points de vue nouveaux à la spéculation philosophique. Voilà un ouvrage où la précision n'évince ni la valeur littéraire ni l'appareil technique. On sent qu'il fut pensé et écrit dans une pure ferveur thomiste. Ce climat philosophique en magnifie tous les autres mérites.

Hermas BASTIEN,

Professeur à l'Université de Montréal.

La place des industries dans l'échelle des valeurs humaines

INTRODUCTION.

Le sage selon l'Islam contemple avec un dédain souriant notre civilisation, toutes les merveilles dont nous sommes si fiers. Lorsque nous cherchons à le surprendre, à l'étonner, il oppose à nos tentatives une attitude invariable: "Vous êtes des fous; vous brûlez vos années au lieu de les vivre; vous vous énervez sur des machines stupides que vous croyez être vos esclaves et qui en réalité sont devenues vos maîtres. Tous vos procédés pour satisfaire mécaniquement les besoins de votre nature n'ont d'autres résultats que de faire croître ces besoins et de les rendre toujours plus insatiables. Il y a bien longtemps nous avons fait, nous aussi, cette expérience. Nous avons été vos initiateurs en astronomie, en médecine, en chimie, en mathématiques. Si nous ne vous suivons pas dans cette voie, ce n'est pas, croyez-le, que nous en soyons incapables. Mais, plus tôt que vous, nous avons reconnu l'inanité de toutes ces choses. Vous y viendrez vous aussi et, un jour, devant les désastres et les ruines causés par vos monstres artificiels, vous serez obligés de réagir et de revenir à la seule attitude vraiment digne de l'homme, celle du penseur qui consacre toutes ses forces à méditer pour tenter de comprendre une part de la création."

Ces idées, exprimées ou implicites, m'ont beaucoup étonné lorsque, jeune scientifique enthousiaste, je débarquai sur le continent africain, chargé de lui apporter une part de ce que je croyais être le progrès des temps modernes. J'ai

découvert ainsi qu'il existait une solution du problème de la vie autre que la mienne: réduire ses besoins au lieu d'essayer de les combler sans cesse, unique moyen peut-être de dominer véritablement le domaine humain.

Le monde islamique n'est d'ailleurs pas seul à nous offrir cette image narquoise en présence de notre confusion actuelle. La plus étrange figure de notre époque, le Mahatma Gandhi, avec son vêtement misérable, tient en échec nos orgueilleux économistes et leur fait la leçon. Son petit rouet reste solide, là où les châteaux de cartes de la finance s'effondrent, là où les usines géantes se rouillent, vides d'ouvriers et d'acheteurs.

L'Occidental, froissé de cette attitude, déclare avec mauvaise humeur: "Ce sont des brutes, des primitifs, incapables de nous comprendre." C'est vite dit. Malheureusement ces hommes qui nous contredisent en face ne sont pas des portefaix illettrés. Gandhi est un gradué des Universités anglaises, et, pour ma part, j'ai rencontré une attitude comparable chez des Arabes de grande race, dont certains avaient reçu notre éducation littéraire et scientifique. Leur attitude est une attitude réfléchie, calculée, à tout prendre peu éloignée de la ligne de conduite des hommes, qui, dans notre société abandonnent les avantages de la vie matérielle pour se réfugier entre les murs d'un monastère.

Dans cette brève esquisse, je me propose de faire ressortir l'antagonisme des deux pôles de l'activité humaine: l'action et la méditation. Loin de moi la pensée de faire le procès de l'action, qui peut être saine et bienfaisante quand elle est conduite en vue d'une fin intelligente. Je veux simplement, après beaucoup d'autres, critiquer l'utopie de "l'action pour l'action", de l'agitation stupide consistant seulement à remuer la matière, une matière inerte et pesante qui retombe d'autant plus lourdement qu'on l'aura soulevée davantage.

Je désire, avant toute chose, poser la question : le travail de la matière est-il un fait spécifiquement humain ; est-il une preuve d'intelligence, un signe de l'existence de l'âme humaine ? Nous prendrons ce problème du plus loin qu'il est possible, l'envisageant, pour commencer, à travers les données de la préhistoire, puis le plaçant, pour finir, en regard du spectacle du monde moderne. Dans ces deux cadres, aux deux extrémités de la chaîne des siècles humains, la réponse se dessinera avec une netteté parfaite. Elle sera impitoyablement négative. L'activité matérielle ne peut pas être un signe de véritable humanité. L'activité matérielle ne prouve pas l'existence d'une âme, d'une intelligence mais simplement l'existence d'appétits d'ordre inférieur, d'appétits semblables à ceux de l'animal défendant sa vie.

L'homme n'est véritablement un homme que lorsque, cessant d'agir sur la matière, il fait effort pour comprendre l'univers qui l'entoure pour s'élever au-dessus de l'image sensible, à la conception de l'universel. Nous retrouvons là la définition philosophique et religieuse de l'âme, trop oubliée dans la fièvre et l'affolement du mirage de prospérité.

I—LA PRÉHISTOIRE.

Dès la préhistoire se pose avec netteté le problème de l'opposition du matériel et du spirituel. Dans la plupart des exposés de découvertes archéologiques, on mélange à tort des unités qui ne sont pas de même nature, plaçant par exemple sur le même plan les silex taillés, les peintures, les sépultures. Il conviendrait au contraire de distinguer très nettement : 1° l'outillage utilitaire, 2° les objets montrant l'existence d'un art, de préoccupations surnaturelles, de rites funéraires par exemple.

Ce sont là deux catégories de vestiges bien différents, distinctes par leur nature, par l'époque de leur apparition et par les êtres qui en furent les premiers inventeurs.

On sait que l'âge de la pierre taillée, ou paléolithique (sensu lato), période très longue comprenant plusieurs centaines de milliers d'années, a été divisée en deux époques bien différentes et de durées fort inégales. Dans l'Europe Occidentale, région du monde où les recherches ont été le plus activement poussées, ces deux époques se présentent avec les caractères suivants :

A) Paléolithique inférieur. Vestiges utilitaires seuls; outils de silex grossièrement taillés: coups de poing, (Cheléen, Acheuléen, Moustérien) pointes, perçoirs, racloirs.

B) Paléolithique supérieur (archéolithique, âge du Renne: Aurignacien, Solutréen et Magdalénien). 2 catégories d'objets:

1° Vestiges utilitaires: silex taillés, lampes, mortiers, de pierre, os travaillé (pointes de flèches, harpons, aiguilles), poteries.

2° Vestiges artistiques et rituels: rochers gravés, peintures sculptures sur os, statuettes d'argile, bijoux, sépultures prouvant des rites funéraires compliqués (corps replié ou bien allongé, recouvert d'ocre rouge, entouré de parures, protégé par des pierres.)

Cette énumération rapide suffit à montrer l'opposition existant entre les deux époques. La seconde est d'ailleurs beaucoup plus courte, plus proche de nous dans le temps, couvrant une ou deux centaines de siècles, en regard des milliers de siècles du paléolithique inférieur.

Lorsqu'on confronte ces données archéologiques avec les documents de l'anthropologie, — en Préhistoire, les deux sciences doivent se prêter un mutuel appui, — la séparation entre les deux époques est encore accentuée. Les industries et les arts du Paléolithique supérieur étaient l'œuvre d'Hommes appartenant à la même espèce que nous: blanche (race de Cro Magnon), jaune (race de Chancelade), noire (race de Grimaldi). Ces hommes n'étaient mê-

me pas comme on aurait pu le croire, semblables à nos peuplades sauvages actuelles; ils représentaient au contraire un type humain supérieur. La race de Cro Magnon par exemple compte parmi les plus belles et fortes races humaines et a laissé, parmi les populations modernes, de nombreux vestiges.

En regard de ces hommes du paléolithique supérieur, si proches de nous par leur anatomie et leur mentalité, que trouvons-nous aux époques plus anciennes, au paléolithique inférieur? Des êtres actuellement disparus, si éloignés de nous par leur anatomie qu'il est impossible de les placer dans notre espèce: Homme de Néanderthal, Sinanthropus de Pékin et d'autres plus lointains encore: homme de Pilt-down, de Mauer.

Nous connaissons bien aujourd'hui les deux premiers de ces êtres par de nombreux squelettes. Citons à leur sujet les paroles d'un grand spécialiste français de la paléontologie humaine, Marcellin Boule, l'homme qui a, plus que tout autre, su dégager les traits de l'espèce de Néanderthal (1): "Il importe d'observer que les caractères physiques du type de Néanderthal sont bien en harmonie avec ce que l'archéologie nous apprend de ses aptitudes corporelles, de son psychisme et de ses mœurs. Il n'est guère d'industrie plus rudimentaire et plus misérable, avons-nous dit, que celle de notre Homme moustérien. L'utilisation d'une matière première, la pierre (en dehors probablement du bois et de l'os), l'uniformité, la simplicité et la grossièreté de son outillage lithique, l'absence probable de toutes traces de préoccupations d'ordre esthétique ou d'ordre moral s'accordent bien avec l'aspect brutal de ce corps vigoureux et lourd, de cette tête osseuse, aux mâchoires robustes, et où s'affirme encore la prédominance des fonctions purement végétatives ou bestiales sur les fonctions cérébrales."

(1) Boule Marcellin. Les Hommes fossiles. *Eléments de Paléontologie humaine*. 2e. édit. Paris, 1923. p. 240.

Plus loin le même savant conclut à la séparation, non générique mais spécifique, de l'homme de Néanderthal et des hommes actuels et démontre qu'il n'est pas possible, même, de considérer le premier comme la souche des seconds. Il considère comme probable que l'espèce de Néanderthal ait disparu sans laisser aucune trace dans la nature actuelle, qu'elle se soit éteinte définitivement à une époque variable selon les régions, pouvant persister plus longuement par exemple dans l'Afrique orientale où l'on en a retrouvé des vestiges plus récents (crâne de Broken Hill, en Rhodesia).

Je ne veux en aucune façon, dans le cadre d'un exposé trop bref pour laisser place à une discussion approfondie, prendre position pour ou contre le caractère psychologiquement humain de l'homme de Néanderthal. Les conclusions que l'on peut tirer à un instant donné sont toujours susceptibles d'être modifiées du tout au tout par des découvertes nouvelles. Toutefois, en l'état actuel de nos connaissances il semble que rien ne nous oblige à attribuer une âme, une intelligence humaine à cette espèce très inférieure. Les défenseurs de la thèse opposée s'appuient sur l'outillage de pierre des moustiériens pour affirmer que ce sont bien des hommes sous le rapport de l'esprit; ils considèrent que le principal critère du caractère humain réside dans la fabrication d'outils. Cela nous paraît une opinion excessive, qui entraînerait à des généralisations inadmissibles: En quoi la fabrication d'un outil prouve-t-elle l'existence d'une intelligence, d'une faculté de dépasser l'acte concret pour s'élever à la conception de l'Univers? L'alvéole de cire de l'abeille est un véritable objet d'industrie, servant à emmagasiner le miel ou à élever des larves. Le barrage du castor, le nid de l'oiseau sont aussi des instruments, et leur fabrication exige des qualités de même ordre que les qualités requises pour tailler un silex. On pourrait en dire autant de l'usage du feu qui a eu très certainement pour origine non pas un acte volontaire et calculé mais l'utilisation d'un incendie naturel.

Il est *possible* que l'homme de Néanderthal ait eu une âme réellement humaine, mais cela n'est pas *certain*, n'est pas *prouvé* en tous cas par le fait qu'il taillait la pierre. Et nous en dirions autant des hommes du Paléolithique supérieur, si, à côté de leur industrie utilitaire ils ne nous avaient pas laissé, eux, les vestiges artistiques et rituels qui permettent de les considérer réellement comme nos égaux psychologiques.

Tout le monde a vu des reproductions des admirables peintures magdaléniennes, si vivantes, d'une habileté si consommée parfois, qu'un artiste contemporain peut bien les égaler mais non les dépasser en perfection. Ces chefs-d'œuvre montrent, un sens de l'abstraction, une aptitude à dégager un concept général de l'être représenté, de même que les pratiques funéraires montrent une croyance à l'immortalité de l'âme. Des découvertes de sépultures néanderthaliennes seraient susceptibles d'apporter une preuve en faveur du psychisme des hommes moustériens, à la condition qu'il soit prouvé que ces sépultures sont bien l'œuvre des moustériens eux-mêmes et non celle de leurs concurrents de Cro Magnon, coexistant avec eux à la fin de l'époque glaciaire. Combien d'animaux, par exemple, n'ont-ils pas été pourvus de sépultures humaines par les soins de l'homme, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

Tout éloignés que puissent à première vue paraître les sujets, le problème préhistorique que nous venons de rappeler va nous conduire à un examen de notre économie moderne.

L'homme ne se comporte vraiment comme un homme que lorsqu'il réfléchit. Quand il se contente de façonner la matière pour subvenir à ses besoins vitaux il n'est rien de plus qu'un animal industriel. On peut même ajouter : un animal d'autant plus dangereux et malfaisant que son ingéniosité met entre ses mains plus de moyens de destruction.

Ce qui se passe actuellement et qui sera probablement enregistré par l'histoire comme la grande hallucination des temps modernes, nous en apporte la preuve.

II. — L'EPOQUE MODERNE.

Depuis deux siècles l'homme a accumulé une somme inouïe de découvertes et d'inventions. Celles-ci étaient l'œuvre de quelques individus de génie, d'ailleurs poussés par l'ambiance, par l'effort de tous leurs pareils et se soutenant réciproquement par un échange constant et très actif de leurs idées. Mais la masse de l'humanité, mal préparée à recevoir ces découvertes, les a le plus souvent employées à faux, sans limite ni mesure et n'en a retiré qu'un accroissement de peines et de maux. Un malentendu fondamental existe, en effet, sur la valeur des diverses formes de l'activité humaine. On tend à confondre l'industrie avec la science, l'empirisme ou l'imitation avec l'invention, la matière avec l'esprit. L'erreur que l'on a faite en mélangeant les catégories des vestiges préhistoriques, on la reproduit dans l'appréciation de l'époque moderne lorsqu'on appelle "civilisation", "culture" ce qui n'est que de la technique. Une minorité d'esprits religieux, de philosophes spiritualistes réagit et fait effort pour ramener les hommes vers une conception plus saine. Leurs voix étaient étouffées, tournées en dérision pendant la fièvre de prospérité, lorsque le veau d'or devenait une montagne. Maintenant que le veau d'or chancelle et que s'accumulent les ruines de la prospérité matérielle, ces voix deviennent plus pressantes, plus distinctes, plus écoutées aussi.

Henri Bergson rappelait récemment la différence fondamentale qui existe entre le domaine de l'ingéniosité et le domaine des conceptions abstraites, la science proprement dite. Le premier de ces domaines correspond à l'*invention mécanique*, don naturel chez l'homme, même inculte. Ce don est, comme nous l'avons vu, de même nature que l'instinct industriel de certains animaux. Il représente simple-

ment une forme perfectionnée des appétits vitaux.

Au contraire la science proprement dite, la recherche des lois de la nature, est, par essence même, désintéressée. Elle est le fait d'une curiosité supérieure, d'un désir de comprendre l'Univers créé, sans aucune préoccupation basse. Son seul moteur est la "joie de connaître" qu'a chanté en des passages admirables, le grand géologue Pierre Termier. Ce qui fait à nos yeux la grandeur d'un Louis Pasteur, c'est, avant tout, d'avoir compris une part de la nature, d'être arrivé, par un enchaînement de démarches d'une logique rigoureuse, à dégager une explication générale, une image des faits qui lui a permis ensuite de devenir totalement maître des faits eux-mêmes. S'il s'était contenté de trouver par une suite de tâtonnements, une recette empirique pour guérir la rage, les masses lui en auraient gardé peut-être tout autant de reconnaissance. Pourtant il n'aurait pas été pour nous l'homme de génie que nous admirons. Nulle par il n'est plus grand que dans ses tentatives, encore incomplètement comprises, pour expliquer la structure de la matière, tentatives qui n'ont pas eu cependant d'utilité pratique directe.

Loin de moi la pensée de critiquer les applications pratiques de la science, de prôner le retour à la "tour d'ivoire", ou de prétendre maintenir un fossé entre la Science pure et les sciences appliquées. Bien au contraire, je crois fermement qu'un savant doit motiver son existence, justifier son entretien par la société, en rendant service aux autres hommes, en les aidant dans leur labeur matériel. C'est là une collaboration logique qui n'abaisse en rien l'homme, puisque le Créateur l'a formé d'un corps en même temps que d'une âme.

Mais cette collaboration naturelle de la science et de l'industrie ne doit pas nous faire oublier la distinction fondamentale de ces deux formes d'activité. On ne saurait trop insister sur cette idée à l'époque présente, où nous souf-

frons non d'un excès de science mais d'une incohérence dans les applications de la Science, ce qui est tout différent. "La vérité, dit Bergson, est que la *science* a donné ce qu'on lui demandait et qu'elle n'a pas pris ici l'initiative; c'est l'*esprit d'invention* qui ne s'est pas exercé toujours au mieux des intérêts de l'humanité. Il a créé une foule de besoins nouveaux; il ne s'est pas assez préoccupé d'assurer au plus grand nombre, à tous si c'était possible, la satisfaction des anciens besoins."

L'ingéniosité mécanique de l'homme vient demander à la Science des avis, des directions. La Science les donne généreusement. Considérons la vieille histoire cent fois répétée au cours des derniers siècles: un savant, après des années de travail, fait une grande découverte, une trouvaille magnifique, capable de répandre ses bienfaits sur toute l'humanité. Il lance son idée dans le domaine public. Il en fait cadeau à ses frères, les hommes, croyant leur présenter un don royal. Quelle erreur! Des individus viennent aussitôt qui ne sont ni savants ni désintéressés mais qui sont industriels et retors. Peu soucieux des abstractions, ils sont très proches de la réalité. Ils s'emparent de la découverte qui n'est pas la leur; ils la font dévier de son but pour la transformer en une source de profits pour eux-mêmes, poussant parfois, pas toujours, la condescendance jusqu'à laisser une bribe de leurs bénéfices à l'inventeur de génie. Ils se croient infiniment supérieurs à lui en adresse car, sans avoir rien accompli d'extraordinaire, ils se voient riches, puissants, respectés, alors que le véritable ouvrier du progrès vieillira dans la gêne. Et pourtant, ces hommes ne sont que des manoeuvres. N'ayant pas eu le génie nécessaire à la découverte ils n'auront pas celui d'utiliser cette découverte avec mesure, avec prudence. Le déroulement de l'histoire le montre: Ne tenant aucun compte de la situation économique générale, ni des plus simples motifs d'humanité, les hommes industriels n'ont qu'un seul but: enfler toujours davantage l'édifice de leur puissance; en dernier analyse

qu'en résulte-t-il? suivant les cas, des milliers d'hommes dans le chômage et la misère, ou même des mutilés, des infirmes, d'épouvantables massacres. Abandonnée à des mains débiles l'invention admirable, destinée à faire le bonheur de l'humanité et à répandre ses bienfaits sur la terre peut aller jusqu'à se transformer en gaz asphyxiants, en obus, jusqu'à dévorer l'homme qui l'avait créée.

Rares sont les savants qui, comme Pasteur, ne se sont pas contentés de faire des découvertes, mais qui ont cherché aussi à en diriger l'application. Pasteur a couvert le monde de ses Instituts chargés de répandre la vie et la santé, et c'était là une sage précaution. Autrement que serait-il arrivé? Les découvertes qui devaient protéger l'humanité et en diminuer les souffrances auraient peut-être donné tout simplement des obus chargés de cultures bactériennes qui auraient répandu dans des armées belligérantes l'épidémie et la dévastation. Nous voyons, en effet aujourd'hui les plus belles inventions du génie humain salies, déshonorées, par des applications criminelles. Il est infiniment dangereux d'abandonner au hasard leur application. Dans l'ancienne Egypte la science était le monopole d'une caste de prêtres qui en gardaient jalousement les secrets et qui les utilisaient à bon escient. C'était peut-être une sage précaution, mais il n'est pas question, bien entendu, d'en revenir là. Nous pouvons adopter des méthodes appropriées à notre époque et aux nécessités de la vie moderne.

Les hommes de science n'ont plus le droit de négliger, d'abandonner au hasard les applications des découvertes scientifiques. L'humanité est actuellement accablée d'une masse d'inventions mal digérées, trop rapidement accumulées, dont les conséquences se déroulent dans la confusion. Le travail principal serait maintenant de mettre de l'ordre dans la maison, de discuter la portée exacte de toutes les conséquences de chaque découverte prise en particulier et

de lui donner la place qui lui revient dans un développement harmonieux de l'économie mondiale. Un barbare qui conduit une machine de mort munie des derniers perfectionnements de la science n'est tout de même qu'un barbare. Il utilise d'admirables inventions du génie humain mais, dans son œuvre destructrice, il n'est pas autre chose qu'un mal-faisant animal, ou, si l'on veut, un automate sans âme aux mains des véritables criminels. L'aviateur qui lance une bombe sur une ville ne se préoccupe pas assez de connaître les effets que son engin produira. Il n'aurait jamais, de sang froid, le courage de tuer les femmes et les enfants qui seront écrasés dans les ruines, de leur infliger les effroyables tortures qu'ils subiront pourtant. Dans l'accomplissement de cet acte il est dépourvu d'âme, ne concevant peut-être que l'aspect "sportif" de sa réussite, comme s'il tirait à la cible. L'esprit est anéanti dans la matière, l'âme dans la machine, et pourtant il se trouve encore des hommes pour consacrer à de tels actes une inconsciente admiration. Sur un plan moins tragique, l'idéal que l'on nous a proposé en matière d'organisation économique n'est pas moins humiliant pour l'esprit humain. Un grand économiste contemporain décrivait de la façon suivante la "civilisation" moderne en ne se défendant pas d'ailleurs d'une certaine admiration à son égard (1) :

"Produire, consommer, voilà le principal. Le reste, famille, Etat, religion, sentiments raffinés, science pure et spéculation de l'esprit devient peu à peu accessoire. Le genre humain incline désormais à ne connaître d'autre loi que celle qui le condamne à rechercher toujours plus de jouissance physique au prix de plus d'efforts et de plus d'abdications. Les hommes apparaissent comme prisonniers d'une consommation collective dont ils sont chargés d'accroître à la fois les satisfactions et les besoins : anneaux impersonnels d'une chaîne sans fin.

(1) Lucien Romier. "Qui sera le maître?" p. 220.

Ce rythme ne manque pas de grandeur et entraîne des bienfaits évidents."... Malgré toute l'admiration que je porte au grand observateur qu'est Lucien Romier, je m'inscris en faux contre cette dernière phrase, trouvant pour ma part, que ce rythme manque *totalemment* de grandeur et qu'à côté de bienfaits indéniables, il entraîne beaucoup de mécomptes. D'ailleurs l'auteur cité décrit, un peu plus loin, avec une grande clairvoyance les conséquences terribles de cet asservissement de l'homme à la matière.

Les évènements actuels laissent apparaître un tel déchaînement de passions brutales, une telle menace contre tout ce que la civilisation humaine a pu élever de noble et de beau, que l'on se sent envahi d'une grande tristesse. On peut se demander parfois si dans la nature humaine la bête, l'animal stupide et sanguinaire, ne l'emporte pas sur l'âme, sur l'intelligence, et si nous avons réellement accompli un progrès appréciable depuis l'âge de pierre. A quoi bon encourager les admirables découvertes qui terrassent les maladies, les fléaux, et sauvent des vies humaines par milliers, si, d'autre part, on développe les recherches tendant à fabriquer de nouveaux engins de mort; si à côté des laboratoires créés pour des œuvres de vie on édifie d'autres laboratoires alimentés par les mêmes crédits et souvent plus richement dotés, chargés ceux-là d'inventer des engins qui détruiront des hommes par millions, qui écraseront des intelligences, des sensibilités, qui dégraderont des facultés humaines.

A quoi bon entourer de précautions infinies l'exercice de la justice, accorder des garanties scrupuleuses à l'homme coupable jugé par les autres hommes si, arbitrairement, sans discussion et pour des motifs souvent inavouables, il demeure possible d'envoyer à la destruction stupide, à l'exécution en masse, contre des lignes de machines à tuer, des millions d'hommes innocents au regard des lois humaines.

Notre société est pleine de ces incohérences, de ces hy-

pocrisies sans nom qui montrent d'une façon éclatante le conflit de l'esprit et de la matière, de l'être au génie surnaturel et de la bête féroce qui coexistent en l'homme.

De tous ces écarts, il faut se garder de maudire la science. Elle n'est pas responsable des malheurs présents. Ses applications seules ont été détournées de leur but par des influences égoïstes. Les conséquences de cette erreur fondamentale se déroulent actuellement avec une rapidité foudroyante. Les chefs, trop petits pour des entreprises trop grandes, ne trouvent pas de solution plus ingénieuse que d'affoler encore plus les masses dociles qui les suivent. Nous voyons apparaître partout des nationalismes exaspérés qui ne sont qu'un retour à la sauvagerie primitive et une abdication de la qualité d'homme qui, elle, ne connaît pas de frontières ni de races.

Les plus mauvais instincts de la bête réapparaissent, mais servis cette fois par toute la puissance des industries modernes. Les missionnaires chrétiens ont renversé les idoles du paganisme, mais la stupidité humaine a su élever d'autres idoles, plus sanguinaires, plus odieuses et plus terribles que toutes celles qu'elle avait inventées jusqu'ici. A travers le monde quelques milliers d'hommes, parmi les plus grands, de tous les partis et de toutes les croyances s'efforcent seuls d'éclairer leurs frères, de les retenir sur la voie du désastre pendant qu'il en est temps encore.

Il n'est pas admissible que l'homme fasse tendre à sa propre destruction tout ce que le Créateur lui a donné de raison, d'intelligence, de facultés supérieures. Un savant qui consacre ses connaissances ou son génie à la confection d'un engin de mort accomplit une action monstrueuse; tel un prêtre renégat qui détournerait de leur but les rites de sa religion pour accomplir un maléfice infernal. On devrait englober dans la même réprobation tous les intellectuels qui consacrent leur talent d'écrivain ou d'orateur à exciter les haines, les chauvinismes, à faire ressortir les oppositions

nationales ou raciales, tous "les clercs qui trahissent", selon l'expression de Julien Benda. Bien au contraire nous voyons de tels esprits généralement honorés et récompensés, comme des héros de l'heure présente.

Dans cette crise de folie collective, qui menace de faire sombrer notre civilisation et tous les progrès intellectuels et moraux péniblement accumulés au cours des siècles, il importe de grouper l'action de toutes les forces spirituelles du monde pour tenter de sauver ce qui peut être sauvé encore. Au premier rang de ces forces se place l'Eglise. Peut-on admettre sans horreur que des frères, plus encore, des frères dans le Christ, recommencent à s'entretuer, que des prêtres de la même religion soient contraints de prendre les armes les uns contre les autres et d'exciter leurs fidèles au massacre? Pouvons-nous espérer encore que la grande voix de notre Chef condamnant les excès du nationalisme et du déchaînement des appétits matériels sera entendue? Quel jugement portera sur ces choses Celui qui a dit "Heureux les pacifiques" et a répété, dix-neuf siècles plus tard, par la bouche du Souverain Pontife Pie X "Je bénis la paix."

Aujourd'hui comme au Moyen Age, les forces de la raison et de l'esprit sont combattues par le déchaînement féroces des appétits matériels. Tout est présent, depuis l'absurde jusqu'au tragique.

L'absurde: tel ce bill d'une grande nation interdisant aux institutions officielles d'acheter les livres ou périodiques imprimés sur des papiers provenant de bois étrangers. Quel degré d'asservissement pour l'esprit, la pensée écrite, ainsi subordonnés à la matière honteuse! Le tragique: la déformation systématique de millions d'âmes d'enfants que l'on dresse à haïr l'étranger, leur frère en esprit; que l'on cherche à transformer en animaux féroces, en fous sanguinaires mettant le monde à feu et à sang pour y planter on ne sait quels emblèmes d'oppression et de barbarie.

A aucun moment de l'ère chrétienne le danger n'a été

plus grand, à aucun moment il n'a été plus urgent de grouper toutes les puissances spirituelles du monde en une nouvelle croisade, croisade contre les sacrifices humains aux idoles modernes, croisade pour dégager l'esprit des liens honteux de la matière, croisade pour ramener parmi les hommes la compréhension mutuelle et l'amour.

CONCLUSION.

Certains blâmeront peut être le ton passionné de cette étude. Mais il est des sujets en présence desquels un homme ne peut rester froid. L'indifférence ou les ménagements ne sont plus de mise lorsque, abandonnant temporairement le milieu, heureusement calme, des choses scientifiques, on contemple le genre humain et qu'on le trouve alors aveuglé par une criminelle folie. Comment ne pas crier à ces aveugles "casse cou", comment ne pas faire un effort pour leur rappeler qu'ils sont des hommes, que l'homme n'est pas seulement un corps possédant une "race", un "langage" un "Territoire", une "souveraineté nationale", mais aussi un être spirituel, une âme qui, elle, n'a ni race ni nation, qui n'est qu'une âme humaine aux yeux du Christ, et qui a reçu de Lui une mission de lumière et d'amour.

J'ai chargé ces quelques lignes, d'une écriture imparfaite, tracée sur une matière pesante et grossière, d'apporter à quelques hommes mes pensées sur notre temps. J'ai voulu y inscrire la distinction fondamentale, qui me paraît trop oubliée, entre les deux formes de l'activité humaine: l'action et la méditation.

A la première, agitation stérile de la matière, nous sommes redevables des industries, des applications de la Science, du prodigieux développement économique des temps modernes, comme des outils de pierre des premières races humaines. L'œuvre qu'elle laisse est vouée à la mort, à la destruction par le temps, par les éléments, matériels comme elle. L'action peut être utile et belle, mais elle est animale.

Elle doit être toujours tenue en tutelle par l'esprit; faute de quoi, laissée à elle-même, elle ne peut engendrer que déceptions et ruines.

Par la méditation au contraire l'homme est véritablement homme, il s'élève au-dessus de l'Univers et peut en embrasser et en comprendre une part, s'associant ainsi à l'acte divin. C'est par elle que l'homme entre les mains de Dieu, donne au monde la perfection consciente qui achève l'œuvre créatrice.

Faisons un effort pour remettre à leur place l'action et la méditation, l'industrie et la pensée, dans l'échelle des valeurs humaines. Combattons cette hallucination étrange des temps modernes qui fait prendre pour de la civilisation, de la "culture" ce qui n'est que de la technique, de la barbarie organisée.

Le conflit se déroule comme il s'est toujours déroulé au cours des siècles. Nous tous, tous les hommes de bonne volonté aurons un rôle à y jouer .

Sauvons l'esprit, l'élan du génie humain à la conquête de sa destinée éternelle. Agissons dans ce sens jusqu'à la limite de nos forces, ou craignons de voir l'incohérente montagne de matière accumulée par les mains de l'homme et ébranlée par ses appétits féroces chanceler, s'effondrer, écraser de ses débris les êtres misérables qui ont déjà trop méconnu la Loi et trop défié la colère divine.

HENRI PRAT,
Université de Montréal.

«La poésie Canadienne-Française»

L'apparition d'un manuel du genre de celui que M. l'abbé Albert Dandurand vient de publier aux éditions Albert Lévesque eut vivement réjoui les Apollons de ma génération, — de celle qui eut vingt ans entre "la guerre" et "la crise", — au temps où poursuivant leurs classes de Belles-Lettres et de Rhétorique, on les initiait laborieusement aux mystères des muses canadiennes-françaises. Notre culture littéraire sous ce rapport, devait alors se parfaire dans trois ouvrages, dont l'un, manuel trop synthétique pour satisfaire notre curiosité eut peut-être été complété par les deux autres si un plus grand nombre d'exemplaires avaient été mis à notre disposition. Le manuel, c'était l'"Histoire de la Littérature canadienne-française" de Mgr Camille Roy, mais dans une édition antérieure à celle de 1930, ne contenant point d'illustration et attendant encore le riche épanouissement littéraire des dernières années. Le plus grand nombre devaient se contenter de ce bref aperçu obligatoire pour l'examen annuel et l'on enviait le sort de ceux auxquels l'audace ou le hasard permettait de lire l'"Anthologie des Poètes canadiens", composée par Jules Fournier ou de rêver de l'"Ecole littéraire de Montréal" en feuilletant "les Soirées du Château de Ramesay".

La présente histoire de la Poésie canadienne-française sera donc accueillie avec enthousiasme par tous les jeunes gens désireux de se renseigner sur nos traditions littéraires, particulièrement sur les origines, le développement et l'épanouissement de notre poésie; et aussi par ces autres qui dès l'adolescence ont déjà inscrit sur leurs tablettes les titres des grands poèmes qu'ils espèrent pouvoir un jour réaliser, s'il

(1) Abbé Albert Dandurand, — "La Poésie canadienne-française". Editions Albert Lévesque. Montréal, 1933. (\$1.00)

leur est permis de vivre entre temps dans la société de bons poètes et de s'adonner à la lecture de beaux vers. Si j'étais encore à l'âge où l'analyse ne se tient pas toujours à l'affût des impressions et des sentiments pour en altérer l'ingénuité et la spontanéité, j'écrirais à l'auteur une belle lettre de félicitations; mais réduit à un rôle de beaucoup plus ingrat, je ferai sur son livre les observations suivantes.

L'ouvrage était opportun et tel que présenté, la matière en est excellente. C'est une revue complète ou à peu près, incluant des notices biographiques convenables, une bibliographie des plus actuelles sur les œuvres, le talent et le mérite des poètes mentionnés de même que sur les sources des jugements, puis, bon nombre d'illustrations qui auront le don de satisfaire la curiosité de ceux qui lisent dans les lignes de la figure le plus grand poème d'un auteur. L'on jugera à ce compte-là que MM. Paul Morin et Robert Choquette sont en progrès sur Michel Bibaud et François-Xavier Garneau.

Maintenant, il me faut bien risquer certaines réserves, et dire que la forme donnée à cette matière et les cadres qui la partagent ont quelque peu révolutionné mes conceptions. Je ne m'explique pas bien, par exemple, ce même nombre de pages consacrées à Octave Crémazie et à Alfred Morisset et pourquoi l'étude de l'œuvre de M. Gonzalve Désaulniers en couvre une quinzaine, quand MM. Albert Ferland et Jean Charbonneau, poètes aussi, ce me semble, sont expédiés en quelques paragraphes. Il y a là crois plus qu'une question de goût ou une simple divergence d'appréciation; je diagnostique un véritable trouble dans les perspectives. Dans un ouvrage de ce genre, des préférences très légitimes sinon toujours apodictiquement justifiées, se fussent beaucoup mieux exprimées en intension qu'en extension et chacun des poètes cités eût été gratifié d'un boniment proportionnel. Je préfère ne pas insister davantage sur ce point, n'étant pas très familier avec l'art de M. Gonzalve Désaulniers, mes positions deviendraient périlleuses. Mais je

crains fort, pour en avoir subi l'expérience, que la manière de M. l'abbé Dandurand ne provoque quelque dépit sur les hauteurs extrêmes du Parnasse. C'est dire que l'auteur entreprenait un travail si délicat que c'eût été chose presque inouïe, s'il s'en était tiré tout à fait indemne.

Si nous passons maintenant aux détails de l'œuvre, je ne comprends pas bien cette manière de nous présenter les caractères prédominants d'une inspiration poétique, en nous énumérant simplement les thèmes les plus chers à chacun de nos poètes, comme si la prose pouvait conserver la musique, le rythme et l'incantation essentiels à la poésie. Et en l'occurrence, cette prose a trop souvent déposé toute harmonie, même celle qui lui est propre; d'où nombre de traits plutôt incohérents, en dehors de leurs cadres, et dont l'ensemble ressemble fort à des fragments de narration pour concours. "Mais on cultive aussi la terre en Gaspésie, et "la poétesse (Mme Blanche Lamontagne) n'omet pas de "parler des paysans. L'homme sème son champ, fauche "sa moisson, mène son troupeau au pâturage et le ramène "à l'étable pour la traite. Après son labeur, il revient avec "hâte au foyer où bout la soupe et l'attend une épouse dévouée. Quand la vieillesse arrive, il donne "son bien" à "ses fils, et reste toutefois à la ferme. Aux beaux jours "de l'été, il s'assied à la porte de la maison, parmi les poules ou sur un banc de bois à l'ombre d'un sapin" — le banc ne pourrait-il pas se trouver lui-même "parmi les poules"? — "l'hiver, près du feu qu'il aime. La femme, très "active, s'éveille la première et fait lever son monde. Elle "sert à déjeuner du "lait, du lard, du pain brun," et pendant "que les hommes vont aux champs, elle désire en son âme "que le trèfle grandisse et que l'orge ne soit pas "clairaude". — J'admets un léger souffle poétique dans ce dernier trait, mais pas dans les suivants: "Elle range la vaisselle, lave "le linge, met la soupe au feu, coule le lait, file la laine et "pétrit le pain"... (p. 155). Rien dans ce paragraphe ne concerne la poésie ou la Gaspésie de façon particulière; et

j'ignorais que l'art de Madame Blanche Lamontagne, se bornât même partiellement à cette simple leçon de choses.

Ces résumés ont au moins le mérite d'être rendus dans une langue simple et claire. En est-il de même pour les appréciations et les jugements? Plusieurs fois, j'ai eu peine à me retrouver dans un labyrinthe de traits qui s'entrechoquent, se contredisent, s'annulent, et finalement nous laissent dans l'obscurité la plus complète. Il y a aussi cet abus d'expressions stéréotypées, que nos prédécesseurs ont plaquées sur des genres si divers, qu'elle ne font plus naître aujourd'hui dans l'esprit que des idées confuses, à moins d'en retracer auparavant la genèse pour en bien déterminer le sens. Il faudrait d'autre part y aller avec plus de précautions, ce me semble, quand il s'agit de déterminer dans un sonnet ou même dans un recueil de sonnets écrits par l'un des nôtres, la dominante romantique, symboliste ou parnassienne.

Et pour que l'on ne m'accuse pas d'avancer quoi que ce soit témérairement, je me hâte d'illustrer l'ensemble de ces observations en laissant aux lecteurs le partage des applications. "Pour résumer, Morisset manque un peu d'originalité: c'est ainsi qu'il suit parfois trop Malherbe. On "désirerait aussi plus de pittoresque dans ses paysages, qui "revêtent en général les couleurs pâles et grises du "XVIIIème siècle. Et son lyrisme de la nature qui a déjà "servi depuis Rousseau, Chateaubriand et Lamartine, exige "un rajeunissement dans la forme. Mais si le sentiment est "à certains endroits banal, des vers s'émeuvent d'une dou- "leur sincère et touchante. Et si le style est incolore, par- "fois, il s'enrichit d'un réalisme fort, même cru et d'un pit- "toresque brillant. Le vers et la strophe émettent des re- "flets malherbiens, mais ils se déroulent volontiers avec une "robustesse et une plénitude de sens des plus charman- "tes". (p. 65) Que faut-il choisir pour se faire une idée de la poésie de Morisset: les reflets malherbiens ou la robustesse de sens? Et quelle dominante générale peut-on

abstraire de la diversité des propositions contenues dans ces paragraphes? En page précédente, l'auteur écrit: "Ces peintures fournissent au poète des symboles où elles s'animent de sentiment. Certes, le lyrisme exigerait parfois un rajeunissement dans la forme pour avoir tant servi depuis Lamartine et Chateaubriand..." Attention ici, et qu'on me pardonne: Lamartine est décédé en 1869 et Morisset en 1896; est-ce qu'un lyrisme a pu servir assez entre ces deux dates pour parvenir aussi rapidement à la vieillesse?

Une distraction de ce genre ne saurait altérer le principal mérite de M. Dandurand: le souci de rendre complète justice aux auteurs, ni m'empêcher de le reconnaître. Au sujet de Nérée Beauchemin, je lis ce paragraphe qui est des plus heureux et auquel j'applaudis de tout cœur: "Livre plein de notre vie rustique, — il s'agit de "Patrie intime", — avec ses coutumes anciennes, sa foi simple et profonde, et de la brise qui s'élève de notre terre; livre à l'air d'une antiquité vénérable et à la saveur exquise du terroir canadien. Il est frappé à l'image de l'auteur, vieillard auguste, à l'âme religieuse, antique, agreste et canadienne jusqu'à la moelle. Comme lui, il est digne de vivre éternellement".

Ainsi l'on ne m'accusera pas, j'espère, de vouloir de parti-pris rabaisser le mérite d'une ébauche précieuse que j'ai d'ailleurs l'intention de placer bien en évidence dans ma bibliothèque pour m'y référer toutes les fois que j'aurai à traiter de littérature canadienne-française. Le livre si ardemment souhaité par la jeunesse de nos collègues, ne pouvait leur être offert pour la première fois dans sa perfection définitive, car c'eût été porter un vilain coup au conseil de Boileau que tous nos rhétoriciens connaissent: *Hâtez-vous lentement...*

Je crois du reste que les rigueurs policées de la critique ont toujours, mieux que ses faveurs, servi l'action, le mouvement et le progrès des lettres. Le poète, le romancier ou l'historien que la critique mène à la désertion, ne

mérite pas que l'on s'inquiète de son sort. Il n'est pas pris du "délire" dont parle Platon. L'auteur du livre que nous venons d'annoncer au public, sachant cela, comprendra pourquoi nous y avons été avec notre sincérité habituelle, dans l'espoir certain qu'une seconde édition de "La Poésie canadienne française", préparée cette fois avec une parfaite maîtrise, commandera notre entière satisfaction.

A. SAINT-PIERRE, O. P.

Le sens des faits

Un Jubilé Sacerdotal: Mgr L.-A. Pâquet.

Monseigneur Pâquet célébrera, au début de mai, le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Les catholiques de tout le Canada français voudront sans doute s'associer à ceux de Québec pour offrir au distingué prélat, avec leurs félicitations et leurs vœux, l'hommage de leur vénération.

L'influence de Mgr Pâquet sur notre vie religieuse ne saurait être exagérée. Toute une génération de prêtres, formée par son enseignement ou par ses écrits, a vécu de sa pensée. Il a été pour les autres, si haut placés qu'ils fussent, le conseiller de tous les instants. Que de problèmes ont été débattus, que d'initiatives sont nées dans cette modeste chambre de prêtre! Action obscure, ignorée du grand nombre, mais combien profonde et efficace, et qu'il importait de signaler en premier lieu.

Mais l'influence de Mgr Pâquet a vite débordé le cadre

de notre vie religieuse. Elle a rayonné à travers toute notre vie nationale. Son "Droit public de l'Eglise", ses "Thèmes sociaux" sont devenus, pour nos hommes publics, des guides éclairés et sûrs. Toujours attentif aux problèmes nouveaux que chaque époque voit surgir, il savait apporter au moment opportun la solution attendue. On a pu discuter parfois certains points secondaires de sa doctrine — le contraire ne serait pas humain —; on n'a jamais mis en doute sa science, sa sincérité, son amour profond de l'Eglise et du pays. Il fut, pendant ce demi-siècle, et il reste le maître universellement respecté et écouté, aimé aussi de ceux qui ont été admis dans son intimité. Il nous offre par sa piété, son humilité, son esprit de travail un magnifique exemple de vie sacerdotale. Cette "vie toujours montante" laissera, comme l'écrivait récemment S. E. le Cardinal Villeneuve, "dans les annales de notre Eglise, le plus beau sillage de lumière qu'on puisse souhaiter".

*

* *

Ce qui frappe d'abord, chez Mgr Pâquet, c'est qu'il est l'homme d'une seule doctrine. Il a reçu sa formation théologique, à Rome, à l'école de Satolli, au moment de la renaissance thomiste. Cette première empreinte ne s'est jamais effacée. Mgr Pâquet a vécu dans l'intimité de S. Thomas, il en a approfondi la pensée. C'est ce qui explique l'unité comme la sûreté de son oeuvre.

On nous accusait récemment de "pratiquer systématiquement l'avilissement du cerveau" en bornant notre effort à répéter ce qu'on appelait les "rengaines" de l'Ecole. Nous ne prétendons pas avoir atteint dans le domaine philosophique, pas plus dans les autres domaines, y compris celui de la critique, l'époque de la pleine maturité. Notre enseignement secondaire devra longtemps continuer son effort s'il veut devenir une formation de l'esprit, plutôt qu'un répertoire de conclusions ou de formules. Quant à notre enseignement supérieur, il ne pourra progresser que lentement,

obligé qu'il est de créer à mesure le milieu qui lui permettra de se développer.

Mais on ne saurait surestimer le bienfait d'avoir eu, à la base de notre vie religieuse et publique, une seule philosophie: celle-là même que l'Eglise impose à ses enfants. A combien de crises et de divisions n'aurons-nous pas échappé! Que de faux pas auront été évités, tant sur le terrain politique que sur le terrain social! L'originalité ne consiste pas, quoi qu'on en pense, à enrichir notre littérature d'à peu près philosophiques, mais bien à repenser à la lumière des principes qui ne changent pas, les problèmes nouveaux que la vie pose à chaque instant. Cette originalité, ce fut celle de Mgr Pâquet. Et c'est ce qui fait que son enseignement solide et sain durera autant que les principes auxquels il l'a rattaché.

*
* *

Si nous voulions préciser davantage encore ce qu'est Mgr Pâquet comme théologien et comme sociologue, nous dirions qu'il est l'homme de la tradition. Tous les écrivains catholiques sont d'accord quand il s'agit, non seulement des vérités religieuses, mais aussi de certains grands principes de la philosophie, de l'économie sociale et politique. Ils se partagent d'ordinaire en deux quand il doivent apprécier, à la lumière de ces principes, certains courants d'idées contemporains.

Les uns frappés de tout ce qu'il y a de complexité et de changement dans les choses, soucieux aussi de ne pas heurter inutilement une aspiration légitime ou simplement sincère, se montrent accueillants à toute initiative d'où pourrait sortir un bien. Tournés vers l'avenir qu'ils cherchent à préparer, ils s'efforcent de démêler dans les mouvements ou les idées ce qui pourrait être retenu et constituer en définitive un enrichissement. Ils sont, dans l'Eglise, une sor-

te d'avant-garde chargée de reconnaître les positions ennemies et de préparer la marche en avant de l'armée. Ils représentent la puissance divine d'adaptation de cette Eglise.

Les autres représentent plutôt ce qu'il y a en elle de stable et d'éternel. Le monde moderne de plus en plus déchristianisé ne leur inspire guère confiance. D'instinct, ils se mettront en garde contre ses tendances. Tournés vers le passé qu'ils voudraient conserver intact, sans déperdition d'aucune sorte, ils s'attachent avant tout à ce qu'il y a de plus traditionnel, à ce qui a reçu l'épreuve du temps.

Ces deux attitudes d'esprit ne sont jamais, dans la réalité, aussi tranchées, aussi exclusives que nous venons de les présenter. Ce sont plutôt des tendances dues à la fois au tempérament, au milieu et à la formation reçue. S'il fallait toutefois rattacher l'oeuvre de Mgr Pâquet à l'une d'entre elles, c'est bien la dernière qui nous viendrait spontanément à l'esprit. Regardé très jeune comme un maître, conscient de sa responsabilité, Mgr Pâquet devait s'interdire toute audace. Entre deux opinions plausibles, il va tout droit à celle qui lui paraît la plus sûre, à celle qui semble offrir le moins de risques. Certaines de ses appréciations pourront être dépassées: c'est un moindre inconvénient. L'ensemble de son oeuvre qui n'emprunte rien à la mobilité de l'opinion courante échappera au temps.

Bien qu'il ait toujours recherché l'ombre, Mgr Pâquet a joué, durant ce demi-siècle, dans l'histoire religieuse de notre province, un rôle de premier plan. Il a incarné en quelque sorte la pensée de l'Eglise dans son intégrité. Patriote convaincu, il a su, à certaines heures angoissantes de nos luttes, apporter la lumière et le réconfort de sa parole. Toute sa vie s'alimente à ces deux amours: c'est ce qui en fait la grandeur et la beauté.

Ces quelques réflexions hâtives n'ont pas la prétention d'être un jugement d'ensemble sur l'oeuvre de Mgr Pâquet. Elles voudraient seulement être un hommage de la famille

dominicaine à celui qu'elle a toujours vénéré entre tous. En lui offrant nos respectueuses félicitations, nous faisons le vœu que Dieu le conserve encore longtemps à l'Eglise et au pays qu'il a si bien servis, et qui, plus que jamais, comptent sur lui. Ad multos et faustissimos annos.

M.-C. FOREST, O. P.

L'écolier russe

Les peuples les plus forts sont ceux qui font reposer leur assise sociale sur un système parfait d'éducation de la jeunesse. La vraie valeur d'un peuple dépend donc de l'éducation de ses jeunes, bien plus que de la complexité de ses plans de guerre et de la sagesse de ses diplomates.

Les grands chefs de l'histoire ont compris cette vérité fondamentale et voilà pourquoi, dans le passé, un Louis XIV et un Napoléon; plus près de nous, un Mussolini et un Lénine furent et sont des pédagogues et des organisateurs de la jeunesse. Lénine pédagogue ou la pédagogie soviétique, voilà le problème qu'étudie dans un livre très vivant, M. E. Dévaud.

Lorsqu'on referme ce livre, on comprend plus que jamais la force destructrice de ce peuple qui a su si bien organiser toute sa jeunesse en vue d'une seule idée, la matérialisation complète de toutes choses; en vue d'un seul événement, le grand soir ou le triomphe de la révolution rouge sur tout le globe.

*

* *

Le matérialisme intégral, voilà bien l'idée centrale de la pédagogie soviétique. D'ailleurs, c'est tout l'idéal de la société communiste à l'heure actuelle. A l'encontre de la civilisation européenne "bourgeoise" qui est, au moins dans ses principes, toute spiritualiste, la pédagogie russe enseigne à ses jeunes le règne absolu, la royauté de la matière. D'où il suit que les phénomènes sociaux "supérieurs", la religion, la morale, la science, la pédagogie aussi, "qui reflète la phi-

philosophie dominante de l'époque, philosophie déterminée par la structure de la société," à plus forte raison le commerce et l'industrie l'organisation économique et politique, ne sauraient être expliqués par ce qui est secondaire, dérivé, mais par ce qui est essentiel, primordial.

Cependant par un revirement tout à son insu et contre son gré, la pédagogie soviétique, à sa façon, mais réellement exalte la suprématie essentielle de l'esprit sur la matière. Comment cela? Par sa religion du travail productif. Le travail lie l'homme à la nature ou à la matière, puis il unit socialement les hommes "en système".

A l'école, l'enfant doit donc apprendre à connaître la nature afin de l'exploiter par son travail. Il doit se persuader de ceci: qu'il sera un homme parfait, un citoyen désirable, s'il peut toute sa vie durant, travailler la matière, malgré toutes ses résistances et après l'avoir ainsi exploitée, la vaincre. Voilà le "struggle for life" qui s'impose à l'enfant russe. En gens pratiques qu'ils sont ces communistes, ils organisent en conséquence la vie intellectuelle et morale des jeunes. Il n'est pas question bien entendu de vie religieuse. Le Ciel est fermé sur la pauvre Russie.

L'organisation scolaire russe est passée, on le devine facilement, par plusieurs transformations. C'est une pédagogie révolutionnaire presque toujours en évolution. Je ne signalerai à l'attention du lecteur que la dernière période, celle qui coïncide avec l'exécution du plan quinquennal de production et même qui fait plus que coïncider avec lui, qui s'y trouve comme ordonnée.

Il fallait une production à outrance, telle était l'idée du plan quinquennal. Pour cela, la formation du producteur s'imposait impérieusement.

L'on s'occupa tout d'abord de l'instituteur, qui est par définition, le grand apôtre de l'idée communiste. Enfermé dans des "Technicums pédagogiques", il reçoit une culture générale et didactique sur les matières scolaires et sur

l'art tout communiste de les enseigner. Voici ce que l'on exige de celui qui formera la jeunesse communiste. Il doit être: a) un collectiviste, c'est-à-dire un homme qui sente ce que signifie la construction du socialisme; b) un organisateur, un guide capable d'orienter l'activité des masses laborieuses dans les révolutions culturelles; c) un pionnier de l'éducation communiste des enfants et des jeunes gens, un homme qui organise le travail pratique des jeunes et qui ne se borne pas à la seule connaissance livresque; d) un homme à large horizon polytechnique, imprégné de la culture du travail; e) un homme capable d'apprendre dans les livres et la réalité de façon à ne rester jamais en arrière de la vie et du progrès. Voilà pour l'instituteur.

Et l'enfant? C'est vers lui que tout converge, mais pour tout l'ordonner en dernière analyse à l'Etat le grand réalisateur de la révolution mondiale.

L'on a conservé comme cadres de l'enseignement ceux de tous les pays, à peu près: primaire, secondaire, supérieur. Mais ce qui a varié surtout, c'est la valeur différente que l'on a donnée aux matières enseignées et la façon de les enseigner. Ainsi, la sociologie, l'agriculture, l'étude générale et particulière de la nature deviennent des matières de premier plan. C'est au cours des 4 années de primaire que l'enfant doit par l'étude directe de la nature, se faire une conception scientifique du monde. L'étude des plantes, des animaux, de la terre, des roches et des métaux, puis l'étude de son corps et de ses fonctions lui sont enseignées de façon à lui montrer qu'une seule cause agit, la matière. "Il faut faire saisir aux écoliers que tous ces phénomènes sont bien étudiés et prévus par la science, afin qu'ils comprennent qu'il n'y a aucune volonté supérieure". Tels sont les mots mêmes du Programme.

L'étude des phénomènes sociaux le conduit également à un déterminisme absolu, d'où le divin est exclu pour y mettre à sa place comme grande et unique maîtresse, la Matière.

Chez les civilisés, en Europe comme chez nous, l'Ecole, au point de vue religieux est neutre ou confessionnelle? En Russie, elle est formellement anti-religieuse, parce que "bolchévisme et religion sont incompatibles". L'anti-religion est de l'essence même de l'école communiste. En conséquence, tout un travail positif sur l'esprit et le coeur de l'enfant doit se faire. Je ne puis donner ici tout le programme détaillé et les questions anti-religieuses qui doivent être enseignées, mais je puis dire qu'en somme, ce sont les vieilles objections qui traînent les manuels depuis des siècles et auxquelles on donne un petit air scientifique et moderne. Le coeur de l'enfant, on cherchera à l'impressionner par des fêtes révolutionnaires et des parodies de la religion. De ces petits Sans-Dieu, la Russie est déjà remplie. Ils sont plusieurs millions.

Force terrible! Force satanique qui constitue une menace non seulement pour leur propre pays, mais pour toute la civilisation.

*

* *

Un jour, vers l'âge de 16 ans, Lénine, le dieu des Sans-Dieu, eut l'intuition brusque que la divinité n'était qu'un rêve, qu'une chimère. Brutalement, sans réfléchir, il arrache la petite croix d'or que tout enfant russe portait à son cou, comme un porte-bonheur. Il crache sur cette croix, et la lançant par terre, la piétine avec rage! Voilà le geste sacrilège et bien significatif tout de même que l'écolier russe doit répéter après le grand pédagogue de sa nation. Il doit renoncer au doux esclavage du Christ pour porter les marques honteuses de Satan. Le Signe de la Bête remplace le Signe auguste de la Croix et couvre de sa grande ombre désespérante et tragique la terre de Russie!

Père M. LABONTÉ, O. P.

Dans l'Ordre

— Son Excellence Mgr Forbes, archevêque d'Ottawa, après avoir présidé à St-Jean-Baptiste le 28 avril l'ouverture du triduum en l'honneur de Ste Catherine de Sienne, a bien voulu y revenir le premier jour de mai pour conférer l'ordination sacerdotale aux RR. FF. Philippe Deslauriers, Henri Laporte, Albert Ethier, Gérard Paré, Dominique Doyon, Stanislas Viau, Paul-Edouard Gagnon, Rosaire Hamel, Marie-Arthur Robert et Adrien Brunet.

Les RR. FF. Landry, Lanoue et Desrosiers, originaires de Fall River, seront ordonnés dans cette ville, le 1er juillet, par S. E. Mgr James Cassidy.

— *Nous sommes heureux de souhaiter à la Congrégation du T. S. Rédempteur, à l'occasion du deuxième centenaire de sa fondation par saint Alphonse de Liguori, non pas des années mais des siècles de fécondité spirituelle. C'est le privilège des Communautés religieuses de compter par gros chiffres; elles participent en un sens à l'indéfectibilité de l'Eglise elle-même. Un des nôtres, le R. P. Turcotte eut l'honneur de redire plus amplement l'étendue et les richesses de l'apostolat rédemptoriste aux Fêtes du centenaire célébrés à Sherbrooke les 21, 22, 23 avril.*

— Le R. P. Jean-Marie Tague prêchera le Mois de Marie à la Basilique de Québec et le R. P. Couture à Notre-Dame de Grâce de Montréal.

— Le T. R. P. Archambault a donné le sermon au Jubilé d'argent de la très révérende Mère Marie Stéphanie, prieure des Dominicaines de Ste Catherine de Sienne à Fall River.

— Le R. P. Raymond Voyer a donné une conférence sur *L'âme de l'artiste* au Manoir des Jeunes de Notre-Dame de Grâce, et une causerie intitulée *Nos actes nous suivent*, au poste CKAC.

— Le R. P. Henri Martin a donné à Notre-Dame de Grâce de Québec, aux Saints Martyrs et à St-François d'Assise une conférence intitulée: "Le patriotisme pratique".

— Le T. R. P. Forest a prononcé à la radio, poste CKAC, les 19 et 26 mars, deux causeries religieuses sur *les souffrances expiatoires et la royauté de Jésus-Christ*.

— Le T. R. P. Provincial, accompagné du R. P. A. Bissonnette, s'est embarqué le 22 avril pour le Japon, pour y faire sa visite officielle à notre Mission de Hakodaté.

Fra DOMENICO.

L'esprit des livres

LOUIS-A. BÉLISLE. — "Initiation pratique à la Bourse". — Editions Albert Lévesque, Montréal 1932. 385 pages. Prix \$1.50.

Nos hommes d'affaires qui déploraient l'absence d'un manuel canadien d'initiation pratique à la Bourse saluèrent avec joie l'apparition de ce livre. S'ils ont déjà pris connaissance des manuels étrangers, par exemple ceux de Schabacher, Prat, Novus, Combat, Robert-Milles, etc... leur contentement deviendra plus grand encore en constatant qu'ils sont désormais aussi bien servis que leurs amis de New York, de Londres et de Paris.

Monsieur Bélisle se défend "d'être un expert en question de finances" et, modestement, il s'accuse d'être "journaliste avant tout". N'empêche qu'il nous fabrique de main de maître une admirable petite encyclopédie boursière. Simple manuel, semble-t-il dire; oui, mais hâtons nous d'ajouter: manuel bien réussi, chose si rare! On y trouvera abondamment les connaissances essentielles et, ce qui n'est pas à dédaigner, on les y trouvera mises à la portée de tous. Point de ce langage sibyllin et prétentieux que certains économistes et financiers nous tiennent trop souvent. L'auteur nous présente son sujet; nous l'expose clairement et simplement.

Voici, d'après ses propres paroles, les grandes lignes de son ouvrage: "Il est divisé en deux parties. Dans la première nous y traitons des Bourses elles-mêmes; des valeurs mobilières; de l'inscription des valeurs et de la manière de passer les ordres; des intermédiaires de Bourse; de la transaction sur marge; des moyens de protection; des droits et des transferts de titres; des prêts aux courtiers et des nouvelles. C'est le côté mécanique du marché dont les rouages sont clairement mis à jour dans cette première moitié du livre.

Dans la seconde partie, nous envisageons le côté pratique en y exposant la manière de faire des placements à long terme; la théorie des grands courants; les points que le spéculateur amateur doit surveiller au cours de ses opérations et quelques notions qui sont de nature à guider un peu celui qui spéculé au jour le jour. Enfin un dernier chapitre traite des bourses de marchandises, en particulier du marché aux grains de Winnipeg."

Notons aussi que "le tout est complété d'un index alphabétique très au point qui permet, en un clin d'oeil, de mettre le doigt sur n'importe quel renseignement désiré."

Evidemment nous ne saurions analyser en détail chacun des chapitres. Disons cependant à propos du traité sur les Bourses elles-mêmes que nous aurions aimé y rencontrer une définition plus précise de la Bourse. A notre avis, l'auteur n'y distingue pas assez nettement Bourse et Marché. Sans doute la Bourse est un marché, mais un marché d'une espèce bien déterminée. C'est un marché spécialisé dans l'échange des biens fongibles c'est-à-dire de ces biens dont l'utilité et la valeur ne résident point dans leurs caractères individuels, mais dans leurs propriétés spécifiques, propriétés qui, dès lors se retrouveront dans toutes les choses appartenant à la même espèce: v. g. les métaux, les céréales, l'alcool, les valeurs mobilières, etc... Ainsi quand on a 100 lingots d'or d'une livre chacun, comme or, tous ces lingots se valent. On le voit, l'absence d'individualisation amène l'interchangeabilité de ces biens, et à son tour cette interchangeabilité entraîne l'inutilité de leur présence sur les marchés. Les Bourses sont donc des marchés où les "effets" n'ont pas à se montrer. Quand ces "effets" sont des marchandises comme le blé, le sucre, etc. nous avons la Bourse de Commerce; quand ils sont des valeurs mobilières, comme les actions, les obligations, etc... nous avons la Bourse des Valeurs ou la Bourse tout court. Après ces précisions, nous pensons qu'il faut reporter jusqu'à l'avènement de l'Economie Moderne l'apparition des véritables Bourses. Les Emporia et les Collegia Mercatoria de l'Antiquité n'ont pu être que des marchés dans le sens général du mot.

Puisque nous en sommes aux observations, ajoutons que l'ouvrage y eût gagné beaucoup, nous semble-t-il, si l'auteur avait ramassé en un

chapitre spécial ses vues sur les principales causes des variations des cours. Ce lui aurait été une belle occasion de montrer l'interdépendance étroite de l'activité boursière et des conditions générales de la vie économique, politique, nationale et internationale. La Bourse n'est qu'un rouage particulier de notre grand organisme social moderne: pour la bien comprendre, il faut la voir dans son milieu naturel.

Mais, passons, c'est sur l'esprit qui inspire tout le volume que nous voulons surtout attirer l'attention. On est heureux de voir que l'auteur considère toujours les affaires de Bourse comme des affaires *humaines*. Chaque fois qu'il en a l'occasion, il marque l'influence considérable des facteurs psychologiques sur les mouvements boursiers; avec lui on est loin de l'inepte théorie libérale du "phénomène naturel". Certes, les choses imposent leurs lois à la vie de la Bourse, mais les âmes aussi.

De plus, l'auteur fait preuve d'une qualité de jugement, d'une prudence, d'un bon sens moral qu'il est beau de trouver en pareille matière. Il sait bien distinguer entre la Bourse et ses abus, entre la spéculation légitime (dont le principe est admis par S. Thomas lui-même) et le jeu ou l'agiotage, entre le financier honnête et l'exécration "gambler". Il ne cesse de prévenir ses lecteurs contre la fièvre du "get-rich-quick", contre les faux tuyaux, les démarcheurs sans conscience, les prospectus véreux, et les bilans truqués. Il ne veut pas que n'importe qui se livre à la spéculation, et même à ceux qui ont les qualités requises et les ressources nécessaires, il recommande la plus grande circonspection vis-à-vis de certaines opérations dangereuses, comme par exemple les ventes à découvert. "Son but, dit-il d'ailleurs, n'est pas d'encourager la spéculation chez ceux qui n'ont pas les moyens de s'y adonner... Il n'a qu'un désir:... éviter des pertes inutiles" à ceux qui veulent placer leurs fonds et spéculer sérieusement au lieu de *jouer à la Bourse*. La Bourse n'aurait pas été l'abîme que l'on sait, si les hommes avaient toujours été aussi sages que le voudrait M. Bélisle.

Un tel livre, comme ceux qui le précèdent dans la précieuse et attrayante série de Documents Economiques que l'éditeur A. Lévesque offre au public, est un nouveau motif d'espérer dans ce qu'on a appelé "l'avenir économique du Canada Français."

G.-H. Lévesque, O. P.

Abbé Georges LEMAITRE: "Sacerdoce, perfection et vœux",
Desclée de Brouwer et Cie, Paris.

Cet ouvrage de M. l'abbé Lemaitre compte cent pages. Trois chapitres: *Sacerdoce et perfection* — *Perfection et vœux* — *Sacerdoce et vœux* — le divisent, coupés de paragraphes clairs et précis, bornés à l'essentiel. Avec la bibliographie qu'on y a ajoutée, — ouvrages, arti-

cles de revues — on a fait de ce semblant de livre, une petite somme d'idées justes et sereines, sur un sujet compliqué à plaisir depuis quelques années.

I—Le Sacerdoce engage à un *exercice* plus strict de la perfection, constitue une source de sainteté intérieure plus grande que ne le pourrait le faire aucune profession religieuse; pour cette raison la dignité du prêtre dépasse celle de la religieuse ou du frère convers.

II—La profession religieuse, par contre, fournit des *moyens* de correspondre à cette perfection exigée par le sacerdoce incomparablement supérieurs à toutes les pratiques que l'on pourrait s'imposer privément; c'est pourquoi il n'y a pas de sacerdoce mieux garanti que celui qui s'est associé la profession religieuse.

C'est aussi simple que cela comme doctrine. C'est singulièrement lumineux et fort dans l'exposé de M. L. Nous restons loin, avec ces pages, de la grande pitié des mots d'esprit dont on a trop souvent rabaisé un thème si évangélique, et des équivoques où l'on a voulu faire oublier que le sacerdoce du prêtre religieux était le même que celui du prêtre séculier, et que la comparaison ne devait porter en cette question que sur les avantages de l'"en plus" des vœux ajoutés à l'ordination sacerdotale.

Raymond-Marie Voyer, O. P.

R. P. de REVIERS DE MAUNY, S. J.—"Les heures glorieuses du Pavillon des Missions" édit. Paul Martial, Paris 1933. 64 p., 85 illustr. in 4° - 40 fr.

"Je ne conçois pas une cité sans église; je ne pouvais concevoir l'éphémère mais éblouissante cité de Vincennes sans un sanctuaire". Voilà pourquoi le Maréchal Liautey, voulut que l'Exposition Coloniale de Paris en 1931 fût dotée d'un pavillon des Missions Catholiques. L'illustre colonial ajoutait: "Partout, grâce aux missionnaires, notre oeuvre colonisatrice apparaît auréolée de spiritualité".

Dès 1929 un Comité se forma, pour rendre la participation missionnaire à l'Exposition, digne du but poursuivi, c'est à dire, précisait l'amiral Lacaze, organisateur principal: "afin d'expliciter la marche bienfaisante du catholicisme à travers le monde, par l'effort collectif des missionnaires que l'Eglise y envoie". Et voilà dans quel esprit le Pavillon s'organisait.

L'entente parfaite entre les divers artisans de cette manifestation hautement apologétique: missionnaires, artistes et hommes politiques eut son couronnement lorsque, l'oeuvre achevée il s'agit de l'inaugurer.

En présence d'un grand nombre d'autorités religieuses et civiles, le ministre français des Colonies vint rendre hommage à la réalisation et même à l'idée qui l'avait suscitée: "Prodigieuse histoire que celle des missionnaires, dit-il. Partout sur l'éventail du monde, c'est une réussite dont le secret est que, pour conquérir les âmes, ils savent à la fois accepter le supplice et respecter les traditions et les coutumes. Pour tous ceux qui savent et se souviennent, la grande émotion est ici." Et voilà une reconnaissance officielle — peu banale en vérité — de ce qu'il y a de meilleur dans le dévouement fidèle et catholique de la France. Il ne fallait pas perdre le souvenir d'une manifestation si complète et si juste de la puissance de la foi. On a donc reproduit somptueusement les textes principaux relatifs au Pavillon; un ensemble de vues qui montrent ce qu'il fut et ce qu'il abrita; enfin une brève chronique de ce qui s'y passa.

Tel quel, cet album est un monument de bon goût qui permettra de se rendre compte à la fois des réalisations de l'Eglise vivante et de la vitalité de l'art contemporain au service de l'Eglise. Des vitraux, des statues, des fresques, une architecture bien moderne, — et, entre ces murs, des scènes d'apostolat, des témoignages de martyre. A peu près toutes les Congrégations missionnaires y figuraient. Par une exception que tout le monde comprit et approuvera, on voulut, à côté des missions dont les possessions françaises avaient le monopole exclusif, faire une place à celle des Oblats de Marie Immaculée au Canada.

Le Pavillon, durant six mois, servit de paroisse à l'exposition. Chaque Dimanche on y célébrait plusieurs Messes et les fidèles y venaient si nombreux qu'on voyait toujours une théorie de retardataires obligées de rester dehors. Il y eut même une confirmation, même une ordination.

Aujourd'hui, grâce à d'actifs dévouements, l'église des Missions revit dans la banlieue parisienne, au Cygne d'Enghien. Sa photographie sur la dernière page du bel album, atteste que la France garde l'ambition de donner à la propagation de la foi chrétienne, ses meilleurs enfants.

L. du Fort, O. S. B.

Dictionnaire de spiritualité. — Ascétique et Mystique. — Doctrine et histoire. — publié sous la direction de Marcel Villier, S. J., assisté de F. Cavallera et J. de Guibert, S. J., avec le concours d'un grand nombre de collaborateurs. (1er fascicule. 20 f.) Gabriel Beauchesne et Fils, Editeurs, 117, rue de Rennes, Paris.

Les questions d'ascèse et de mystique, à cause de leur rapport immédiat aux formes concrètes de l'expérience et au problème de la destinée humaine, rencontrent de nos jours un vif intérêt jusque chez les incroyants. D'où l'opportunité de ce nouveau dictionnaire, qui ne prétend aucunement remplacer les Maîtres et les ouvrages spirituels dans leur fonction propre d'inspirateurs et de guides, mais entreprend à côté d'eux une tâche scientifique et documentaire bien définie, répondant à l'impérieux besoin de précision et de concision des esprits modernes.

La direction a choisi des collaborateurs qualifiés dans toutes les écoles; car elle entend assurer à cette oeuvre une valeur pleinement catholique. C'est ainsi que dans les questions aujourd'hui controversées dans l'Eglise, plusieurs collaborateurs exposeront successivement leurs thèses respectives. Le premier fascicule (a — allemande (spiritualité) en donne un exemple à l'article "accroissement des vertus", où le R. P. Deman, O. P., organe de l'école thomiste, précède le R. P. de Lanversin, S. J., exposant la théorie de Suarez: élégante manière de renseigner sans polémique, tandis que les articles historiques, présentant les auteurs et les écoles, exposent suffisamment élaborations et controverses.

L'ascèse et la mystique des non-catholiques et des non-chrétiens seront traitées plus sommairement, mais néanmoins dans la mesure où leur étude est capable de contribuer à une plus exacte intelligence des conditions générales de toute vie spirituelle.

Le dictionnaire comprendra environ vingt fascicules, ne pouvant être acquis que par les souscriptions de l'ouvrage complet. Tout permet de croire qu'il sera rapidement et brillamment mené à terme.

fr. Henri Guillebaud, O. S. B.

HERMAS BASTIEN — "Témoignages". Etudes et profils littéraires". 1 vol. 200 p. Editions Albert Lévesque, Montréal, 1933. Prix: \$1.00

M. Bastien est un consciencieux travailleur menant de front plusieurs tâches, un curieux des choses de l'esprit qui s'adonne à des études variées où la philosophie voisine avec la poésie. Il apporte à ses recherches et contributions un esprit calme et méthodique, et c'est pour cela sans doute qu'il paraît s'en tirer à peu de frais. Pourtant, lorsqu'il s'agit de retracer la carrière d'un Père Longpré ou les nombreuses activités d'un Frère Marie-Victorin, il y a autre chose à faire que d'échafauder sur un détail l'ensemble d'un jugement critique. Ce qui caractérise le dernier ouvrage de M. Bastien: "Témoignages", c'est cette sûreté d'information qui lui permet de rendre justice égale à un théologien, à un sociologue ou aux "poètes de l'hiver".

On sait gré à l'auteur de son entière probité. Déjà cette première disposition nous incline à subir ses jugements, lesquels n'ont rien d'excitant et pour cause. N'a-t-il par repris pour son compte l'attitude louée chez M. Séraphin Marion qu'il nous montre aussi éloigné de "l'intransigeance excessive" que de "la myopie simulée". Béatitude du juste milieu, comme disait un confrère. Le difficile est de s'y tenir... Je remarque que M. Bastien a dépassé la mesure dans son éloge d'Henri d'Arles. Il semble ignorer que tout le fond de "Laudes" est emprunté à Jacques de Voragine. S'il a cru de bonne foi, trouver de l'imagination dans *Pastels et Propos d'art* (assez banal comme titres), ce n'est sûrement pas de cette sorte d'imagination dite créatrice. Moi qui ai suivi de livre en livre, et toujours à sa demande, l'historien et le poète, je ne sache pas qu'il ait introduit une image neuve dans la littérature. Ordonnance de la composition, tenue impeccable du discours écrit ou parlé (élégance, avant tout élégance, comme l'observe à bon droit M. Bastien), goût et finesse dans l'analyse critique, voilà qui suffit pour garantir à l'auteur de tant d'écrits distingués comme sa personne, une place honorable parmi nos littérateurs canadiens.

Plus le sujet est général, plus le jeune critique a de l'oeil et de la sagacité. C'est pourquoi les profils succédant aux études me paraissent encore de meilleure venue. J'y vois un noble hommage rendu aux nobles existences, sans parti pris d'école ni de clan, à plus forte raison, de boutique. Pour cette attitude devenue trop rare pour n'être pas signalée, je pardonne volontiers à M. Bastien quelques négligences de style.

En voilà assez pour qu'à son volume on accoure, — et non pas "accourt", comme je vois dans un lapsus. (p. 204).

M. A. L.

Chanoine J.-B.-A. ALLAIRE. — "*Un curé canadien*" — *L'abbé Israël Courtemanche. — Imprimerie de la Salle, 52, rue Côté, Montréal.*

Le chanoine que tout le Canada ecclésiastique connaît depuis des années, et que les lecteurs friands d'histoire ont toujours lu avec plaisir, nous présente aujourd'hui une nouvelle biographie. En le faisant il acquitte une dette de reconnaissance envers un oncle bien-aimé, son bienfaiteur. A ce titre déjà il doit être loué: la gratitude n'honore-t-elle pas les coeurs qui la cultivent? Mais, hâtons-nous de le dire, ce beau volume de trois cents pages semble né pour faire des heureux et beaucoup d'heureux.

La famille Courtemanche d'abord, qui, par cette copieuse monographie, entre de plain-pied dans l'histoire, ou tout au moins dans la *petite histoire*; les paroisses de West Shefford, de Saint-Roch-sur-Richelieu, elles aussi, car elles ont trouvé leur annaliste; tous les disciples du héros, s'il en reste encore, et ses confrères du saint ministère sont également à l'honneur au cours de l'intéressant ouvrage du chanoine Allaire; enfin les fervents de ce que l'on appelle maintenant *la petite patrie* y sont servis à souhait: ils y verront reproduites avec complaisance les moeurs des familles et des paroisses canadiennes-françaises de la région de Saint-Hyacinthe; ils y trouveront même un luxe de détails qui fait penser aux dessins de Massicotte, bien vrais, sans doute, mais que l'on voudrait idéalisés, poétisés davantage.

Somme toute, "Un curé canadien" est un ouvrage qui se recommande par la pureté et la clarté de son style, et le mérite de ses richesses documentaires. Tous les prêtres, curés et vicaires, — et non seulement ceux du diocèse de Saint-Hyacinthe, — auront cette *vie* édifiante parmi les livres de leur bibliothèque. Ils ne pourront que s'édifier au récit d'une existence qui pour n'avoir jamais été que celle d'un modeste curé de campagne, s'avère comme une vivante leçon de sainteté sacerdotale.

Le Père H. Couture, O. P.

Mgr Ange-Marie HIRAL, O. F. M. — "Elévations Franciscaines" — Un volume (7¼ x 4½ pcs) de 176 pages. Collection "Pax et Bonum", section ascétique, Librairie St-François, 2107 rue Dorchester Ouest, Montréal. Prix: 50 cts.

En vente chez Granger Frères, Libraires, 54, rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

L'auteur a vécu trente ans de sa carrière sacerdotale au Canada. Il est fondateur de plusieurs maisons franciscaines et autres établissements dans la Province de Québec.

Quelques-uns de ses ouvrages édités chez nous ont connu de forts tirages et sont maintenant épuisés.

"Les Elévations Franciscaines" seront suivies des "Elévations Mariiales", des "Elévations Bibliques", et. Elles ont été classées dans la section ascétique de la collection "Pax et Bonum"; elles serviront à la fois de sujet de méditation et de lectures spirituelles, puisque l'auteur y développe des thèmes édifiants sur la vie et l'esprit de saint François d'Assise. L'esprit de saint François n'étant pas autre que l'esprit de l'Évangile, les "Elévations Franciscaines" offrent à toute âme désireuse de perfection des réflexions pieuses, réconfortantes, pleines d'onction.

Saint THOMAS D'AQUIN. — "Vers la Perfection de la Vie Chrétienne". — Traduction du R. P. Maréchal, O. P. Avant-propos du R. P. Mandonnet, O. P. — Un volume in-8° couronne (12 x 19) de XVI-168 pages. 12 fr. — P. Lethielleux, éditeur, 10 rue Cassette, Paris (VIe).

Cette traduction est destinée à diffuser la pensée de saint Thomas sur un des points essentiels de la doctrine chrétienne. C'est, en effet, une des caractéristiques de notre temps que de se mettre à l'école du docteur angélique et de chercher dans son œuvre la pure expression de son enseignement, écho fidèle de celui de l'Église.

Cette traduction intéressera non seulement les fidèles, désireux d'alimenter leur vie chrétienne, mais même les théologiens en quête de la pure doctrine thomiste, car après le texte primitif et intégral de saint Thomas, sont publiées en appendice les additions que le Docteur angélique dut composer pour répondre à ses adversaires.

Pour donner à la pensée de saint Thomas toute la clarté possible, le traducteur a multiplié les titres et les sous-titres et même en certaines pages a introduit une numérotation que ne comporte pas le texte latin. La traduction sobre, élégante et claire du R. P. Maréchal facilite la lecture de ce magistral opuscule de *saint Thomas* et la préface historique et critique du R. P. Mandonnet permet de le situer très exactement et d'en saisir toute la portée.

Table des Matières. — I. L'idée de perfection: elle est en rapport avec la charité et avec l'amour de Dieu et du prochain. — II. La voie de la perfection. *Vers la perfection de l'amour de Dieu*: les degrés; les trois voeux. *Vers la perfection de l'amour du prochain*: c'est une nécessité de salut; elle est de conseil. — III. L'état de perfection. *Généralités*: le voeu; les sujets (évêques et religieux). *Episcopat et vie religieuse. Clercs et religieux*. — IV. Les œuvres dans l'état religieux.

R. P. IGNACE-MARIE, O. F. M. — "La Reine du Clergé" — Elévation mariale. — Brochure in-32 (10 x 15) de 20 pages, sous couverture forte illustrée, 0 fr. 75. — P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris. (VIe)

Cette trop courte brochure, recommandable par la pénétration mutuelle de la piété et de la doctrine, s'adresse à toutes les personnes qui s'occupent du recrutement sacerdotal et du développement du culte de la Sainte Vierge: prêtres, religieuses, séminaristes, aussi bien qu'à toutes les familles chrétiennes.

**COMMENCEZ A ECONOMISER DES VOTRE
PROCHAINE PAIE.**

Si vous n'êtes pas au nombre des chômeurs, si vous avez la bonne fortune de travailler même à temps et à salaire réduits, profitez de l'expérience que vous avez déjà acquise : **ECONOMISEZ.**

C'est pendant que l'on a des revenus que l'on peut mettre de l'argent de côté. Une réserve en banque aide à traverser allègrement les périodes de dépression, de chômage, de maladie, etc.

Economisez selon vos moyens. Faites-le régulièrement.
**UTILISEZ NOTRE PETITE BANQUE A DOMINICILE
REJETANT LA FORME D'UN LIVRE.**

La Banque Provinciale du Canada

Edm. Leblanc,
gérant local.

Succursale
Saint-Hyacinthe

ASGRAIN & HARBONNEAU
Limitée

PHARMACIENS EN GROS.

Fabricants Chimistes — Instruments de Chirurgie. —
Instruments pour Dentiste.

30 est, rue Saint-Paul,

MONTREAL.

Demandez notre Catalogue.

Dominion Blank Book Co.

LIMITED

SAINT-JEAN, Qué.

Manufacturiers de livres à feuilles mobiles,
Livres de Comptabilités reliés.

ENVELOPPES

Notre catalogue vous sera envoyé sur demande.

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Magasin: 401

TELEPHONE BELL

Résidence: 439J

J. D. DESROSIERS

MARCHAND DE CHAUSSURES

pour toute la famille.

Motto: Service — Courtoisie et Qualité.

143, rue Cascades,

ST-HYACINTHE

Je peux vous fournir tout ce qui peut vous être nécessaire
en chaussures et en bas.

AUSSI AGENCE DE RADIOS.

Desmarais & Robitaille Limitée

Ornements d'église et Articles religieux

70 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

121, Rideau, Ottawa

95, Chruch, Toronto

Nos maisons d'Ottawa et de Toronto peuvent expédier des vins pour
fins sacramentelles dans toutes les parties de la puissance du Canada.

Téléphonez ou écrivez à

L'ECOLE COMMERCIALE PRATIQUE COTE

rue SAINT-DENIS

120a rue NOTRE-DAME

SAINT-HYACINTHE

ou à

TROIS-RIVIERES

Tél: 654

Tél: 925

pour avoir tous les renseignements concernant notre
COURS COMMERCIAL bilingue — rapide — pratique.DONAT COTE, *Directeur.*

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

PHARMACIE SAINT-HYACINTHE

PLACE DU MARCHE

165 RUE CASCADES

Drogues et médecines de première qualité. — *Spécialité*: LES PRESCRIPTIONS. — Articles de toilette. — Bonbons, Parfums, etc. — Seul endroit où l'on peut se procurer les fameux remèdes "REXALL". Nos articles de caoutchouc sont reconnus supérieurs. — AGENCES: Articles de photographie, le Kodak EASTMAN.

J.-H.-E. BRODEUR, propriétaire

Dentiers, Ponts, Obturations de tous genres. RAYONS "X" Ouvrage de première classe seulement

Dr J.-A.-ERNEST DAIGLE, B.C.D.*CHIRURGIEN-DENTISTE*

Membre du Dispensaire Antituberculeux des comtés de Saint-Hyacinthe et Rouville.

Spécialité: Chirurgie Buccale, Extraction
Dentiers le même jour sur engagement.

Prix raisonnables Satisfaction garantie

Ouvert de 9 h. a.m. à 9 h. p.m.

79, rue Saint-Anne, — — Saint-Hyacinthe

Téléphone 80

**CHAPEAUX ROMAINS**

Feutre, Soie, Peluche, Cachemire,
Paille

Catalogue envoyé gratuitement sur demande

CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis — — MONTREAL

THES
EPICES

CAFES
GELEES

CACAO
ESSENCES

Nos 37 années d'expérience sont une garantie pour vous.

J. A. SIMARD & CIE

5-7 est, rue Saint-Paul — — MONTREAL

MONTREAL et NEW-YORK

Tél: MAin 0103

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

La Revue Dominicaine

Canada \$2.00 par année

Etranger \$2.25 —

Avec le Rosaire, 25 sous en plus

Prix de l'unité: 20 sous

Le Rosaire

Bulletin mensuel publié par les Dominicains

CANADA — Distribué par zélatrices 25 sous par année

Envoyé par la poste 35 sous —

ETRANGER — Par zélatrices 40 sous —

Envoyé par la poste 50 sous —

Prix de l'unité 10 sous

Toute personne ayant recruté 10 abonnements nouveaux à la "Revue Dominicaine", recevra le onzième gratis.

Deux messes sont dites chaque semaine aux intentions des Zélateurs, des abonnés, de la "Revue Dominicaine" et du Rosaire.

Nous donnons de jolies PRIMES aux Religieux, aux Prêtres, aux laïques Zélateurs qui nous envoient des abonnés, à l'une ou l'autre Revue.

Toute personne qui nous enverra pour \$40.00 d'abonnements, aura droit à une affiliation perpétuelle, pour elle-même, ou pour une personne qu'elle nous indiquera, à l'Oeuvre du Noviciat des Dominicains du Canada.

Tél. Résidence 244-w. (Le soir) Résidence 244-J.

Bureau: 88

Maison établie en 1879

A. BLONDIN Limitée

"INSUL-BOARD" — BOIS DE CONSTRUCTION

FOURNISSEURS EN GROS

Plomberie, Chauffage et Matériel de Construction, Peinture et Vernis

115, rue Cascades, — — Saint-Hyacinthe

Téléphone: CRescent 2734.

M. J-ALBERT LARUE

ARCHITECTE

A. A. P. Q.

5711 RUE DUROCHER

MONTREAL

ENCOURAGEZ NOS ANNONCEURS

Téléphone Bureau: 120

Résidence: 418

J. O. DUPRAS

NEGOCIANT EN

GRAINS, FARINES et GRAINES de SEMENCE

Dépositaire des célèbres farines à pâtisserie

FIVE ROSES et JUBILE

29, rue Laframboise, — — Saint-Hyacinthe



Facteurs d'Orgues

ST-HYACINTHE, P. Q.

Au-delà de 1500 instruments ont été construits par cette
Maison depuis sa fondation en 1880.

ARTHUR LEDOUX

OPTICIEN-BIJOUTIER

YEUX EXAMINES ET VERRES AJUSTES

AVEC SOIN

SAINT - HYACINTHE, P. Q.

LA MAISON

Dupuis Frères

LIMITÉE

sert avec satisfaction la population de Montréal
et de toute la province.

MAGASINS:
865 Est, Ste-Catherine,
PLateau 5151

COMPTOIR POSTAL:
Coin St-Laurent et St-Viateur
CRescent 3131

TOUT LE MONDE A BESOIN D'ARGENT

Il y a des dépenses prévues: instruction, assurances, souscriptions, vacances, cadeaux. Mais il y a aussi des dépenses imprévues: maladie, accidents, voyages, revers, occasions diverses. Ne vous laissez pas prendre au dépourvu. Quoi que vous ayez, dépensez moins. Ne dissipez pas vos ressources. Le superflu d'aujourd'hui sera peut-être le nécessaire de demain. Mettez de l'argent de côté régulièrement. Ouvrez un compte d'épargne à la

Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de 132,000,000.

Succursale à Saint-Hyacinthe

E.-O. DESJARDINS, gérant.

Capital Trust Corporation

LIMITÉE.

10, rue METCALFE, - OTTAWA, Canada

Capital Autorisé: \$2,000,000.00

Intérêt payé sur dépôt: 4% et 5%

Spécialité: Prêts aux Institutions Religieuses

Consultez-nous lorsque vous désirez emprunter.

Imp. L'Oeuvre de Presse Dominicaine.